

1/14 Avril 1917.



# LA PATRIE SERBE

REVUE MENSUELLE

POUR LA

JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :  
**DRAG. ICONITCH**  
Docteur en Philosophie  
203, Boulevard Raspail, PARIS



# La Patrie Serbe

REVUE MENSUELLE

pour la Jeunesse Serbe en exil

DIRECTEUR :

Drag. D. ICONITCH, Docteur en Philosophie.

## Stances aux Serbes héroïques.

Le Roi Pierre a vaincu l'Autriche,  
— Lutte inégale s'il en fut. —  
Celui-ci pauvre, l'autre riche,  
Le Roi Pierre a vaincu l'Autriche  
Comme font chasseurs à l'affût.

Ses soldats combattaient sans haine  
Contre un ennemi trop nombreux ;  
Doués de force surhumaine,  
Ses soldats combattaient sans haine,  
Ils avaient le bon droit pour eux.

Belgrade, les Serbes sublimes  
Qui bravaient aigles et vautours,  
Par les vallons et sur les cimes,  
Belgrade, les Serbes sublimes  
Sont accourus à ton secours.

Et quittant Nisch pour la frontière,  
Brûlant le sable du chemin,  
Déjà vieux, on vit le Roi Pierre,  
Venir défendre la frontière,  
Le premier, le sabre à la main.

Contre le Bulgare sauvage,  
Dont Dieu sera le justicier,  
Ils n'opposaient que leur courage,  
Contre le Bulgare sauvage,  
Leurs cœurs de feu, leurs nerfs d'acier.

Mais la ville est réduite en cendres  
Par d'insatiables bourreaux ;  
Depuis lors, comme dans les Flandres,  
On a vu surgir de ses cendres  
Une phalange de héros !

Tous les paysans sont en armes,  
Tous leurs enfants sous les drapeaux ;  
Les femmes fourbissent les armes  
Et leurs yeux ruissent de larmes,  
D'abandonner champs et troupeaux.

Ils partent : lugubres sillages  
De l'exode sur l'horizon ;  
Les pays sont mis aux pillages.  
Les habitants pris en otages  
Ou massacrés dans leur maison.

C'est la terreur, c'est l'épouvante. —  
« Marchons, la victoire est au bout  
Pour la Patrie agonisante,  
De nous vaincre, qui donc se vante ? »  
— A dit le Roi Pierre. — « Debout ! »

Ils se sont battus sans relâche,  
Nuit et jour, à dix contre cent,  
Artisans d'une noble tâche,  
Ils se sont battus sans relâche  
Tremplant la terre de leur sang.

Pour la Serbie indépendante  
Et pour son Roi si valeureux  
Généreux émule du Dante,  
Pour ce peuple, dont l'âme ardente  
Ressemble à l'âme de nos preux,

Unissons-nous, Latins et Slaves,  
Et pourchassons les agresseurs ;  
Ce siècle ne veut plus d'esclaves,  
Unissons-nous, Latins et Slaves,  
Haine et mort aux vils oppresseurs.

B.D.I.C  
Liberté, toi qui fais des hommes,  
Sol natal, cher à tes enfants,  
Race de héros dont nous sommes,  
Liberté, toi qui fais des hommes,  
Salut aux Serbes triomphants !

Nous verrons son Roi magnifique  
Régner longtemps, longtemps encore,  
Plus grand dans sa douleur tragique,  
Chéri de son peuple héroïque,  
Ceint de laurier, de pourpre et d'or !! (1)

M<sup>me</sup> AMÉLIE MESUREUR,  
née AMÉLIE DE WAILLY.

## II. — Les sentiers nouveaux.

### A nos jeunes gens.

#### V

L'instruction professionnelle est un des principaux besoins mais non unique de la société et des individus. Il est bon d'être un médecin capable, un savant naturaliste, un mathématicien doué, un éminent jurisconsulte, un artiste de talent, mais tout cela ne suffit pas. Et tous ces spécialistes érudits, ainsi que tous les ouvriers, les agriculteurs, les artisans, les commerçants et les industriels ont certains devoirs civiques communs. Ils doivent penser, non seulement aux problèmes de leurs spécialités, mais encore aux progrès de l'Etat et des autres organisations administratives, ainsi qu'au bien-être du peuple. Dans ce but, il leur faut avoir en outre de leur instruction spéciale une éducation générale. La spécialisation à outrance dessèche souvent et l'esprit et le cœur. Elle engendre un égoïsme tout spécial et souvent un pédantisme scientifique. En possédant une science profonde et une sensibilité affinée pour certains faits et phénomènes spé-

(1) *Les stances aux Serbes héroïques* ont été dites pour la première fois par Mme Silvain, à la matinée donnée en l'honneur des Serbes le 3 mars 1916. Cette matinée, organisée sous les auspices de Mme Mesureur, a été présidée par M. Vesnitch, ministre de Serbie. M. Emile Boutroux, de l'Académie Française, a prononcé une allocution, suivie d'une conférence de M. Mileta Novakovitch sur l'Effort de la Serbie. La partie artistique du programme s'est terminée par un acte en vers : *Garden-party à l'Elysée*, de Mme Mesureur qui a été très applaudie.

ciaux, le savant leur sacrifie toute son attention, son estime et son amour. Dans son esprit il ne garde pas beaucoup de sollicitude, ni dans son cœur beaucoup de sympathie pour tout ce qui ne touche pas de près sa spécialité. Avec une concentration psychique, il réussit admirablement à éclairer un cycle étroit de choses, mais en revanche il laisse dans une profonde obscurité tout le reste. Il n'est pas rare en Serbie que certains savants se vantent naïvement de n'avoir jamais voté, pas plus que participé d'autre façon aux affaires publiques les plus sérieuses. Ils considèrent cette indifférence comme vertu, tandis qu'elle est un défaut, presque un vice. Plus les gens instruits et honnêtes se retirent et s'éloignent de la vie publique, plus il y a de chance que les médiocres et les méchants s'y substituent.

\* \* \*

En quoi consiste l'instruction générale et la préparation à la vie publique ?

Cette question, qui peut faire l'objet de dissertations complètes, ne peut pas être solutionnée dans le cadre d'un article de quelques pages. Ce qu'il faut proclamer le plus souvent possible et le plus énergiquement c'est *la connaissance de son pays et de son peuple*, et celle-ci doit être la plus vaste, la plus approfondie et la plus complète à tous égards. Sans cela il n'y a ni vrais progrès pour le pays, ni amélioration certaine pour le peuple. La non-connaissance de son pays peut entraîner des fautes graves et des expériences dangereuses. Par l'ignorance, tantôt on gaspille follement les forces du peuple, tantôt on s'oppose par la violence à l'expansion de son énergie spontanée et utile. Souvent on crée des institutions contraires à l'esprit et aux intérêts du peuple, ou bien on introduit des lois, dont l'exécution est impossible à un moment donné. Et tandis que dans une catégorie d'affaires on avance au pas accéléré vers le raffinement de la civilisation occidentale, on reste, dans une autre, lié étroitement à la première, au repos traditionnel de l'Orient. Comme le père de famille imprévoyant prive sa maison du nécessaire pour des objets de luxe, de même agissent souvent certains gouvernements à l'égard de leur pays.

L'éducation intellectuelle ne consiste pas seulement dans la connaissance d'une quantité de faits, de phénomènes et de lois naturelles et sociales. Elle comprend surtout une bonne culture de l'esprit, le perfectionnement de certaines capacités psychiques et le mûrissement de l'intellect. Il y a trois principaux moyens

d'atteindre ce but : *la connaissance directe, les livres et le contact avec la société*. Il est bien entendu que les dispositions héréditaires et la constitution nerveuse jouent un certain rôle dans le développement intellectuel de l'individu, mais, dans ce cas, elles restent en dehors, la question ne se pose pas pour elles. Nous devons nous occuper de tout ce qui peut être acquis au cours de la vie, mais non de ce que nous apportons avec la naissance.

B.D.I.C

En commençant par *la connaissance directe* nous éviterons à nos lecteurs l'énumération de toutes les opérations élémentaires et compliquées de l'esprit par lesquelles on découvre la vérité et on organise notre connaissance du monde extérieur. Ceci dépasserait le but de cet article, qui ne doit pas être une étude psychologique ni un tract de Logique, mais les réflexions de valeur pratique, destinées à orienter la jeunesse. Ce qu'on doit apprendre avant tout, c'est de bien *observer* les phénomènes et les faits qui nous entourent. Il y a beaucoup de gens qui, comme le dit l'Écriture, ont des oreilles et n'entendent pas et des yeux et ne voient pas. « Les sots sont aveugles, malgré leurs yeux » (Boudale su socima sliepe) comme l'a dit Niégoch. Beaucoup de jeunes gens passent pour ainsi dire avec leurs sens endormis devant une foule de choses et d'événements importants, comme ce malheureux qui saute par-dessus une bourse pleine d'argent en clignant des yeux. Les uns se hâtent de jouir des plaisirs de la vie, qui leur détruisent et l'âme et le corps; d'autres, qui sont meilleurs, ont une confiance exagérée dans les livres. Et cependant une bonne observation de leur part, soutenue par une attention réfléchie et concentrée, élargit l'horizon tout en nourrissant et en développant l'esprit humain. Elle corrige et complète les connaissances tirées des livres et des leçons de l'école; elle procure la compréhension des éléments indispensables à la perception juste et au jugement exact en général; enfin l'observation met à même les personnes de faire la différence entre les éléments essentiels et accessoires en leur apprenant de ne pas se laisser prendre aux apparences, parce que, comme le dit Louis de Grenade, « le mensonge a quelquefois les apparences de la vérité, et semble plus vraisemblable que la vérité même ».

\* \* \*

En parlant des *livres*, nous ne voulons pas en faire l'apothéose, à l'exemple de Lubbock, ni les dédaigner comme le fait Schopenhauer. Ils sont, non seulement utiles, mais indis-

pensables à l'éducation, toujours à deux conditions : qu'ils soient bien choisis et judicieusement lus. Le vieux dicton, qui prétend que le livre est le plus grand ami de l'homme n'est pas applicable à tous les livres. Beaucoup de ces derniers sont de cruels ennemis et des séducteurs dangereux. Certains sèment de différentes erreurs et éloignent les hommes de la vérité; d'autres introduisent beaucoup de tristesse et de pessimisme tout en déprimant l'énergie active de l'humanité; d'autres, enfin, suscitent chez les hommes des instincts anti-sociaux. Et cependant nous ne mentionnons pas ici les œuvres sans valeur d'une foule de faiseurs de livres, écrites, comme le dirait notre chant national, « pour le morceau de pain blanc quotidien » (*Rad komada hleba biyeloga*). Les œuvres des esprits géniaux peuvent aussi parfois servir de poison au lieu de remède. *Gœthe* est un des plus grands poètes européens, mais en Allemagne même, où il était presque divinisé, on a reconnu la mauvaise influence de son *Werther*. *Zola* est un romancier de premier ordre, mais sa *Nana* et sa *Thérèse Raquin* peuvent être blâmées à certains égards. *Tolstoï*, célèbre romancier, a prêché dans ses œuvres la résignation, qui est un des plus grands obstacles à la liberté et au progrès des peuples. Il ne faut pas s'éloigner de ces grands noms et multiplier les exemples. Il y a une foule de courants littéraires dégénérés et nuisibles, ainsi qu'un grand nombre d'écoles politiques et philosophiques, qui reposent sur des erreurs. Mais dans les chefs-d'œuvre aussi tout n'est pas également grand. Les chefs-d'œuvre comme les hautes montagnes, comportent des coins ténébreux, des passages dangereux et des dépressions humides, quasi-marécageuses. Il faut avoir un guide sûr ou bien une force puissante propre pour atteindre le but de l'excursion.

\*\*

Au bon vieux temps il y avait peu de livres et beaucoup de loisirs pour les lire. Aujourd'hui c'est le contraire. Beaucoup d'écrivains contemporains n'écrivent pas seulement pour exprimer leurs sentiments et communiquer leurs idées, mais surtout pour faire de l'argent. Comme dans les autres genres d'industrie, il règne une grande concurrence dans la fabrication du livre. Investir peu d'idées et faire rapporter beaucoup d'argent est le principe agissant d'un grand nombre d'écrivains. Une pensée scientifique, dont le développement et la documentation exigeraient un seul article, se développe aujourd'hui dans tout un ouvrage; deux ou trois observations artistiques qui suffiraient à peine pour créer un

conte, sont développées aujourd'hui dans un roman entier; un peu de sentiment pouvant faire l'objet de deux ou trois chants s'éparpille à très faibles doses pour former un recueil de chants dilués. *Rahmetoff*, personnage du roman de Tchernichevsky « Que faire? » avait presque le droit de dire : dès que vous avez lu l'un des meilleurs ouvrages d'un auteur, en lisant ses autres œuvres vous pourrez hardiment lui dire : « Vous l'avez déjà dit ».

Il y a aujourd'hui beaucoup de livres, mais peu de temps pour les lire. Il faut faire un bon choix parmi eux et s'aider de l'expérience des personnes compétentes en faisant de temps en temps une vérification personnelle. Il ne s'agit pas de gaspiller son temps, d'errer sans plan et sans but, de fatiguer son esprit dans des futilités et de se gâter le goût par des extravagances. Il ne faut pas lire à l'excès car « la multitude des livres dissipe les forces de l'esprit » comme l'a dit Sénèque. Ce n'est pas le nombre, mais la qualité du livre qui donne de la valeur à sa lecture : une centaine de mauvais livres peuvent affaiblir les capacités naturelles d'une intelligence moyenne, tandis qu'un seul bon livre peut l'enrichir et la faire fructifier. Le cerveau, de même que l'estomac, peut être affaibli par une nourriture prise avec excès. « Avaler ne vaut rien, si l'on ne digère pas » a très bien dit Vinet.

Comment faut-il lire? La première condition est de lire avec attention et sans se presser! Et il faut lire sans *parti pris*. Les jeunes gens ont souvent l'habitude, en lisant et en réfléchissant peu, obéissant à leurs impressions premières, de se former une opinion personnelle. Et alors ils tombent dans l'erreur en acceptant comme dogmè et axiome tout ce qui s'harmonise avec leur conviction formée et rejettent comme erreur et préjugé tout ce qui vient la contrecarrer, sans avoir aucun égard à la valeur réelle de telle ou telle œuvre. Le sentiment qui domine les jeunes gens et qui est très puissant, est souvent l'ennemi de la vérité, la haine et l'amour peuvent fermer l'esprit comme le cœur aux influences utiles. Il faut avoir de l'impartialité nécessaire au travail intellectuel et une attention toujours en éveil afin d'éviter des erreurs involontaires. Mais le principal est de réfléchir à ce que l'on a lu : « un quart d'heure de réflexion étend et forme l'esprit plus que beaucoup de lecture », a dit très justement Mme de Lambert. Notre peuple possède un beau dicton qui a le même sens quand il dit que « la tête est supérieure au livre » (*starija je glava od knjige*).

Malheur à celui qui croit aveuglément aux livres et qui sans

esprit critique et sans mûre réflexion accepte les idées d'autrui. Sa tête est comme un débarras : beaucoup de choses y sont d'une valeur inégale, d'époques différentes, les unes inutiles et sans emploi, d'autres nouvelles et bonnes, mais toutes sont projetées dans un affreux désordre.

\* \*

L'homme enrichit et fortifie son esprit au contact de ses pareils.

Il faut chercher les sources des connaissances là où elles se trouvent : dans la discussion avec des hommes sages, même s'ils sont simples et illettrés ; dans la fréquentation des cours et conférences ; dans l'échange d'idées avec les camarades.

On doit toujours se rappeler ce qu'Esope a dit de la langue : « c'est ce qu'il y a de meilleur et de pire chez l'homme ». Cette phrase est applicable également aux livres et à la fréquentation des hommes. Il y a plusieurs choses dont on doit se garder :

Primo, d'une discussion opiniâtre qui mène à l'absurde. Souvent les jeunes gens, soit par ambition, soit par esprit combattif, désirant avoir raison, défendent leur opinion en se servant de sophismes et de faux arguments ne voyant pas que par là ils nuisent beaucoup plus à eux-mêmes qu'à leurs adversaires. Ensuite, il faut se garder d'un autre extrême : avoir trop de confiance dans ce qui fait autorité. Il est des personnes qui possèdent une grande influence suggestive, dont on avale les phrases comme des gâteaux, et dont les discours gagnent les jeunes têtes. Ce sont souvent des apôtres doués d'idées nouvelles, mais qui ne sont pas toujours précises et bien documentées. En outre, ce sont parfois des médiocrités effrontées (à la Goubare dans « Fumée » de Tourguéniev) qui connaissent l'influence puissante des affirmations hardies et impératives en profitent pour régner souvent sur leur entourage intellectuellement plus fort qu'eux, mais moralement plus faible. Il faut se garder de laisser le sentiment prendre pied sur la réflexion et d'accepter les avis sous l'influence hypnotique des personnes qui les exposent ou les défendent.

Il y a encore un danger pour l'esprit : la vie de café. Les jeunes gens pensent qu'on y mûrit, tandis qu'on ne fait qu'y pourrir. Il faut dépenser beaucoup de temps pour se procurer quelques bribes d'esprit et cela au détriment de la santé, de la morale et du jugement logique. Les saillies de cafés sentent l'eau-de-vie, comme a dit Maurice Yokay. Là on ne poursuit aucune discussion d'une façon rationnelle ; les questions ne se posent pas clairement, les conclusions ne se tirent pas d'une façon exacte : ce n'est qu'un

B.D.I.C.

ramassis de phrases et d'exclamations qui fatiguent l'esprit au lieu de le développer. Il n'est pas possible d'arriver à la vérité dans cette atmosphère, de contrôler ses connaissances ni de réfléchir à n'importe quelle question sérieuse, pas plus que de trouver la solution de tel ou tel problème. Là-bas l'intelligence ne fait que se dépraver et on s'habitue aux affirmations irréfléchies, aux appréciations superficielles et aux jugements incertains. Ce n'est pas une ruche, c'est un guêpier : il y a beaucoup de bourdonnement, mais pas de miel.

(A suivre.)

YACHA M. PRODANOVITCH.

## Lettre à mon jeune compatriote.

V

Mon jeune ami,

Tes dernières lettres sont empreintes de scepticisme, de pessimisme même ; tu contestes la possibilité de l'éducation, et la théorie qui traite de cette question importante te semble sans intérêt.

Tu le sais, je ne veux pas exagérer la puissance de l'éducation, mais je ne découvre aucune raison de dédaigner son influence sur un individu ou sur un groupe. Au contraire, je constate que la vie, le travail, la science, et la politique amènent une lente mais certaine transformation des hommes. Modeler l'âme n'est pas tâche impossible, et les plus grands philosophes, dans leurs traités, exposent des moyens rapides et sûrs pour diriger l'éducation vers l'idéal qu'ils ont conçu.

Et n'es-tu pas — involontairement — en contradiction avec toi-même ? Tu avoues l'influence de l'atavisme, du milieu et de la vie sociale sur le caractère ; eh bien, n'ai-je pas le droit de te demander pourquoi une éducation convenable, d'après un plan et un système, ne pourrait-elle le perfectionner, et quelle raison s'opposerait à ce que le bon ne fût efficace ?

Le progrès individuel, vois-tu, est déterminé non seulement par le degré de la conscience et la qualité des idées, mais aussi par la noblesse des sentiments et la puissance de la volonté. Plus l'homme réagit contre les influences de toutes sortes, donnant à ses actes la direction désirée, plus il devient précieux à son milieu et à son temps. La volonté a donc une importance capitale ; elle est le centre même de toute l'éducation, dont le système repose sur l'habitude où la suggestion joue un si grand rôle.

La possibilité de former un homme et de l'éduquer n'est pas, mon jeune ami, l'unique sujet de tes doutes, tu vas plus loin et tu conclus

que le *progrès*, en général, n'existe pas, te servant comme preuve des sanglants événements actuels qui surpassent, en horreurs, ceux du passé.

Les terribles conséquences de ce cataclysme, surtout pour notre race, te désespèrent; il te semble que tout n'est qu'illusion et chimère, que tout est perdu et détruit à jamais.

Pourquoi étendre à l'humanité entière cet arrêt de notre vie nationale? Ne ressembles-tu pas ainsi à un homme qui, fixant un point d'un grand fleuve, n'aperçoit plus le mouvement de l'eau et vit dans la conviction qu'elle reste immobile? Réfléchis et vois si la comparaison est bien appropriée.

D'où te viennent ces doutes, et pourquoi — au dernier temps surtout — tant de mélancolie et de pessimisme?... Cette vague tristesse, j'en conviens, est un des traits de notre caractère slave et, comme tel, est permise et intéressante, mais cette disposition innée, accompagnée de pessimisme et dans une telle mesure, dénote un état maladif de la volonté. Il est contre nature que l'homme, au début de l'existence, alors que la vie n'a pas revêtu son expression entière, soit rempli d'idées et de sentiments qui frisent l'indifférence et qui nient l'utilité de la vie. Plusieurs fois déjà tu m'as demandé « à quoi bon tout cela? » — Question bien pénible, entendue souvent dans la nouvelle génération, et je l'avoue qu'aucune rencontre ne m'est plus désagréable que celle de ces jeunes gens échevelés, à la longue cravate flottante, un ouvrage de Schopenhauer dans la poche et qui, soit en prose soit en poésie, n'ont d'autres mots que ceux du doute, du dédain de tout et de la vie même. Je me souviens d'avoir rencontré un étudiant près de Kralyévo; c'était après notre guerre balkanique, au temps où la force et la capacité de notre peuple se manifestaient d'une manière éclatante, où chacun puisait dans les événements un nouvel élan pour vivre et pour agir, — lui me demanda : « Pourtant, Monsieur, à quoi sert tout cela...? » Tu connais mon aversion pour l'inertie, l'oisiveté, l'apathie, la stagnation, aussi te douteras-tu de ce que je lui répondis.

Certes, nous avons tous des moments de dépression morale, ces dououreux instants d'un presbytisme psychique où nous entrevoyons clairement toutes les misères humaines avec l'affreuse conviction que tous nos efforts pour les soulager seront vains et inutiles... Mais pourquoi demeurer dans ces états passagers d'affaissement et de lâcheté; pourquoi déposer les armes devant la réalité et s'abandonner au doute et au désespoir, alors que, de cette manière, rien ne peut être changé, rien ne peut être amélioré?... Si la vie est action et lutte, pourquoi ne pas lui donner sa véritable expression; pourquoi se retirer en soi-même et murmurer contre cette vie, pénible et amère à certains moments — mais qui, au fond, est belle et bonne.

On peut expliquer l'état pessimiste, imprégné d'une dose de bouddhisme, par des raisons métaphysiques et par la situation de l'homme

B.D.I.C

faible en face de la nature puissante et de l'univers entier — état qui impose comme vertu morale la *résignation*, prêchée surtout par les stoïciens. Mais grâce au développement et à l'émancipation de la pensée humaine, les cas où cette vertu est nécessaire sont fort réduits. Aujourd'hui on recommande de ne pas accepter l'ordre des choses tel qu'il est, de réagir et de lutter contre tous les maux infligés par la nature et par la société à l'espèce et à l'individu. Les progrès de la science ont considérablement diminué l'empire du destin et de la fatalité; à notre époque, *savoir c'est pouvoir*, et au stoïcisme résigné et inactif des anciens sages s'oppose la vigueur laborieuse et conquérante de nos savants.

Ajoutons-y l'organisation sociale de la vie actuelle; le règne de la démocratie détruit peu à peu les erreurs de l'ancienne société; à notre temps on ne reste plus un contemplateur indifférent de la lutte pour l'existence. Les événements de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ont prouvé la plasticité sociale du peuple; l'ancien bâtiment de l'absolutisme aristocrate est ébranlé et détruit en grande partie. Le régime démocratique, qui excite toutes les ambitions et ouvre le champ libre à toutes les énergies, montre combien était naïf le fatalisme social des classes qui, il y a trois ou quatre siècles, soumises et tranquilles, supportaient toutes les tyrannies du pouvoir absolu.

Si toutefois, dans la morale individuelle et sociale, une place est réservée à la résignation, adressons-nous au bon sens pour découvrir les cas où cette vertu est juste et utile.

D'après cela tu comprendras, mon ami, combien tes dernières lettres m'ont été désagréables, ainsi que les deux articles de tes amis. Je refuse de les publier, car ils sont empreints d'incertitude et de tristesse. Surtout à notre époque, les jeunes gens ne devraient avoir que des paroles d'action, d'espoir, de croyance et d'amour. Pourquoi écrire et injecter à nos exilés déjà abattus le doute et le désespoir? Ne crois-tu donc pas que cette guerre mondiale aura aussi de salutaires effets, et que cet ébranlement contribuera à consolider la société?...

*Révolution en Russie!* voilà la nouvelle qui, à travers ma fenêtre, me parvient de la rue; tu excuseras, n'est-ce pas, ma vivacité à terminer cette lettre... *Révolution en Russie!* Disons ensemble : à la bonne heure!... Et toi, tu doutes encore du progrès! Ne vois-tu pas que cette Russie si opprimée par le despotisme, si entravée par les intrigues allemandes et menacée par une bureaucratie corrompue se lève et se libère?...

Quelle surprise pour les sceptiques et pour les pessimistes qui l'avaient jugée perdue! Quelle sublime manifestation de la volonté d'un peuple capable de démentir toutes les idées pessimistes et d'inspirer une confiance inébranlable en son progrès!...

Ton ami dévoué,

ICONITCH.

### III. A travers notre histoire et notre littérature.

#### Ouroche II Miloutine, roi de Serbie, et Charles de Valois

##### I

En 1261, Michel Paléologue avait repris Constantinople et, par cette conquête, détruit l'Empire latin d'Orient, fondé en 1204. Or l'existence de cet Etat était pour l'Occident, non seulement une question d'amour-propre, mais aussi une question d'intérêt positif. Aussi le Saint-Siège fut-il vivement atteint par ce corps, qui signifiait pour lui le recul du catholicisme devant le schisme grec. Cette mauvaise situation fut empirée encore par un événement dont les conséquences n'étaient pas moins graves pour les intérêts et le prestige du catholicisme. Par la chute de Saint-Jean-d'Acre, en 1291, la Terre Sainte était tombée de nouveau et définitivement entre les mains des musulmans. C'était la fin du Royaume latin de Jérusalem, dont l'agonie avait commencé en 1187 avec la reprise de la Ville Sainte par le Sultan Saladin.

La chute de Saint-Jean-d'Acre, dernier rempart du christianisme en Palestine, produisit une véritable consternation à Rome et eut un grand retentissement dans tout l'Occident. Tout le monde s'accorda aussitôt sur la nécessité de donner à ce défi une riposte en reconquérant les Lieux Saints sur les Infidèles et en arrachant Constantinople aux Grecs.

Au fond, il y avait là deux affaires bien distinctes ; l'expédition en Palestine était une question religieuse, le plan de la reprise de Constantinople était une question politique ; mais comme l'enthousiasme pour une expédition directe en Palestine faisait défaut, la question religieuse, la croisade, revêtit, dans beaucoup d'esprits, la forme de la conquête de Constantinople. Pour eux, le rétablissement de l'Empire latin sur le Bosphore aurait été une étape vers la Palestine et, une fois les Lieux Saints reconquis, l'empire les aurait défendus contre le retour offensif des infidèles.

De là l'intérêt particulier avec lequel les politiciens de l'époque suivaient l'affaire du mariage de l'héritière de l'Empire de Constantinople. En effet, Philippe de Courtenay, empereur titulaire de Constantinople, avait, en mourant, transmis à sa fille Catherine ses droits à la couronne impériale et, par ce fait, le mariage de cette princesse était devenu d'une importance capitale pour les affaires d'Orient.

Il y avait bien des projets et les prétendants ne manquaient pas. Parmi eux était Michel Paléologue, fils d'Andronic, empereur de Byzance. Ce mariage politique aurait légalisé la possession effective

du trône. Mais le pape Boniface VIII se prononça contre cette union d'une princesse catholique avec un schismatique, il avait d'autres combinaisons et songeait, avant tout, au rétablissement de l'Empire latin.

En 1300 parut un nouveau candidat, Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, roi de France (1285-1314). Sa candidature se présenta inopinément : le 31 décembre 1299, il était devenu veuf de sa première femme, Marguerite de Sicile. A cette époque, la dynastie capétienne avait réussi à constituer en France un pouvoir royal et une unité nationale assez puissants, surtout si on les compare à l'anarchie qui régnait dans beaucoup d'Etats de l'Europe. Par le fait cette dynastie se trouvait préparée à toutes les ambitions : elle cherchait les trônes disponibles où elle put placer ses cadets, et Charles de Valois était, semblait-il, tout indiqué pour le trône de Byzance. En 1300, P. Dubois, « avocat des clauses ecclésiastiques », avait proposé dans un mémoire à Philippe le Bel d'obtenir pour Charles de Valois la main de l'héritière de Constantinople et de se faire reconnaître suzerain de cet empire, en échange des secours qu'il donnerait pour le conquérir. D'autre part, on ne pouvait rien régler sans le concours du Saint-Siège, dont le rôle était d'une importance capitale pour toute affaire de cette nature : l'entreprise contre Constantinople devait être subordonnée à une entente préalable avec le pape. L'arrangement fut fait sans trop de difficulté. Après avoir imposé à Charles de Valois certaines obligations, Boniface VIII accorda les dispenses nécessaires pour le mariage, lui promit de l'aider financièrement et de proclamer solennellement les droits de Catherine sur Constantinople. Le mariage eut lieu à Saint-Cloud, le 28 janvier 1301, et Charles de Valois devint ainsi prétendant à l'Empire de Constantinople. L'importance de cette union pour les affaires d'Orient ne pouvait pas échapper aux principaux intéressés dans les Balkans et, avant tous les autres, à l'empereur de Byzance, qui était mis directement en cause. Le roi de Serbie, Ouroche II Miloutine (1281-1321), se trouva aussi, quoique indirectement, dans une situation difficile. Quel sort serait réservé à son royaume, si Charles de Valois, fort de l'appui du roi de France son frère, du Saint-Siège, allié à la puissante et riche République de Venise, réussissait à rétablir la domination latine sur le Bosphore ?

Le danger était grand, sans toutefois être imminent. Charles de Valois avait à terminer tout d'abord l'affaire de Sicile, obligation que le pape lui avait imposée lors de son mariage avec Catherine de Courtenay. Il devait reprendre cette île, usurpée par Frédéric III d'Aragon, le plus puissant des adversaires du pape en Italie. Cette affaire prit fin par le traité de Caltabellotta, le 30 août 1302. Charles de Valois s'en tira avec profit mais sans gloire. En 1303, nous sommes en pleine lutte entre Boniface VIII et Philippe le Bel, lutte qui rappelle l'époque de Grégoire VII et de Henri IV. Par l'attentat d'Amagné et par l'élection de Clément V (le 5 juin 1305) — après le court pontificat

de Benoit XI -- Philippe le Bel ruina les rêves politiques des papes. Clément V, qui était Français et, avant l'élection, archevêque de Bordeaux, se laissa intimider et persuader par Philippe le Bel, et fixa sa résidence en France. La papauté commençait ainsi sa captivité de Babylone et semblait un instrument docile entre les mains du roi de France. C'est pourquoi les affaires de Charles de Valois se présentaient dès ce moment sous un jour particulièrement favorable. Aux yeux de tous les intéressés, la croisade et l'expédition contre Constantinople paraissaient imminentes, elles étaient étudiées et débattues à fond. Durant les années 1306 et 1307, de nombreux mémoires étaient écrits sur la croisade. Le pape consultait les personnages les plus compétents pour le renseigner sur la situation de l'Orient, notamment les Grands-Maîtres du Temple et de l'Hôpital. Pour l'entreprise contre Constantinople particulièrement il avait ménagé une alliance entre la République de Venise et Charles de Valois et avait accordé des décimes en France et en Sicile. Le 5 juin 1307, il lança l'excommunication contre l'empereur de Byzance, Andronic II Paléologue. Charles de Valois, de son côté, enrôlait des soldats, cherchait des relations utiles à Constantinople et ailleurs ; beaucoup de Grecs étaient venus en France pour lui offrir leurs services. De grandes sommes furent dépensées dans les préparatifs de toutes sortes que l'on concentrerait à Venise.

## II

Ouroche II Milouline, roi de Serbie, suivait tous ces préparatifs avec grande attention au moyen de gens de confiance qu'il avait envoyés en Italie. Un de ceux-ci était Grégoire, franciscain de Cattaro, que nous trouvons à Rome en automne 1307, et qui, par l'intermédiaire de certains prélats, avait des rapports avec le Saint-Siège en France. Il passa ensuite lui-même en France où il fut rejoint bientôt par deux représentants officiels du roi de Serbie, qui était connu aussi en Europe, à cette époque, sous le nom de roi de Rascie ou roi d'Esclavonie.

Les envoyés du roi de Serbie étaient Marc de Lucari et Trifone Michel ; le premier était de Raguse, le second de Cattaro. Ils étaient porteurs de pleins pouvoirs en bonne et due forme pour négocier une alliance entre Ouroche II et Charles de Valois et pour demander au pape des légats qui convertiraient au catholicisme le roi et son peuple.

Les pourparlers entre les envoyés du roi de Serbie et le Saint-Siège d'un côté, et entre ces mêmes envoyés et Charles de Valois d'un autre côté, étaient menés parallèlement, et la grosse besogne était terminée au mois de mars 1308. Le 27 mars, les envoyés serbes furent reçus par Charles de Valois à l'abbaye de Lys, près de Melun (aujourd'hui Les Lys, commune de Dammarie-les-Lys, département de Seine-et-Marne), et le résultat des pourparlers fut solennellement consigné dans un traité d'alliance entre Charles de Valois et le roi de Serbie.

Par ce traité, Marc de Lucari et Trifone Michel avaient convenu que le roi de Serbie serait ami de Charles de Valois et de ses successeurs, qu'il lui donnerait aide et secours (*subsidiū et auxiliū*) pour conquérir l'Empire de Constantinople et, une fois conquis, qu'il l'aiderait à le conserver contre Andronic, ses héritiers et tous les autres ennemis. Cette assistance le roi devait la prêter en personne (sauf le cas d'excuse légitime), avec une armée levée à ses frais et avec toutes ses terres et possessions.

Charles de Valois — qui s'intitulait dans cet acte « *Carolus imperator Constantinopolitanus et Romeorum moderator semper Augustus* » — promit de garder les mêmes engagements en faveur de Miloutine, contre tous ses ennemis, à l'exception de Philippe de Tarente, despote de Romanie, fils de Charles II, roi de Sicile et de Naples, son parent, qui possédait une partie de l'Albanie et de l'Epire, avec les villes de Durazzo, Valona et Bérat, et qui, par conséquent, était voisin du roi de Serbie.

En récompense et en considération de ce secours et de cette alliance, Charles de Valois abandonna au roi certaines contrées, châteaux et places qu'il avait conquis sur l'Empire de Byzance. Ces conquêtes, de la part de Charles de Valois, étaient une usurpation sur son héritage et, par ce traité, Miloutine ajouta les droits nominaux à la possession effective.

La contrée cédée était vaguement délimitée et s'étendait entre Stip, Prilep et Debar, embrassait Ovce Polié et touchait la rivière de Math. La frontière nord surtout est difficile à identifier, les noms géographiques étant fortement estropiés dans le traité qui nous est parvenu dans un *vidimus*. Les envoyés du roi de Serbie affirmaient que le revenu net de ce pays n'excédait pas 5.000 florins par an (*excepto victu laborantium et habitantium in eis*). Cette clause était d'une grande importance pour les deux contractants et les envoyés de Charles de Valois qui devaient se rendre auprès du roi pour la ratification du traité, avaient à vérifier ce point des revenus et à en référer à Charles de Valois, qui s'était réservé le droit de revenir sur cette clause. Dans ce cas, tout le traité devenait caduc.

En même temps on inséra dans le traité une intéressante proposition du roi de Serbie. En effet, les envoyés serbes offrirent, de la part de leur maître, de donner en mariage sa fille unique, Zariza, qu'il avait de sa femme Elisabeth, à Charles, second fils de Charles de Valois. Cette question était laissée en suspens ; Charles de Valois promit d'envoyer en Serbie une mission spéciale qui jugerait l'affaire sur place et qui aurait les pleins pouvoirs nécessaires pour traiter les conditions du mariage, avec cette clause, bien entendu, que Zariza embrasserait le catholicisme.

En tous cas, aux termes du traité, l'inexécution de cet article ne devait porter aucun préjudice aux autres stipulations. Pierre le Riche, sous-doyen de Chartres, professeur des lois, et Jean de Montluçon,

chanoine de Gastines, furent choisis par Charles de Valois pour se rendre auprès du roi de Serbie pour la ratification du traité.

Dans les comptes de Charles de Valois, on trouve une partie des dépenses relatives à cette mission, ainsi que la mention des cadeaux dont furent gratifiés Marc de Lucari et Tréfone Michel. On y lit en effet : « A mestre Jehan de Montluçon quant il se parti pour aler au Roy d'Esclavonie, en deniers, en chevaux, en harnois et en robes CCCCXIII l. IV s. VIII d. forz. — Stem, à lui CC florins de Florence par compagnie de Perruches... — Item, ausII messagers d'Esclavonie pour II drap es II hamas CCXX l. XXXII s. p. forz. »

## III

Les résultats des pourparlers des plénipotentiaires serbes avec le Saint-Siège se trouvent clairement énoncés dans plusieurs lettres adressées par le pape Clément V soit au roi, soit aux légats et autres personnes qu'il avait nommés pour se rendre auprès du roi afin de le ramener dans le giron de l'église catholique.

La lettre du pape au roi est longue et emphatique, tout à fait dans le style de la chancellerie apostolique de l'époque. « Béni soit Dieu, père de Notre Seigneur Jésus-Christ, père des miséricordes et Dieu de toute consolation, qui, soufflant où il veut, a tout récemment de nos jours, ouvert les yeux de ton esprit par un rayon de lumière nouvelle, t'inspirant le désir... d'être réuni à la Sainte Eglise Romaine, mère des fidèles et maîtresse dans la vérité et l'unité de la foi. Certes, prince bien-aimé, c'est par un acte de suprême tendresse que, jetant sur toi un regard d'affection, il t'amène dans sa clémence à la connaissance et à la clarté de la vrai foi qui sera le guide de Ta Grandeur dans les voies de salut et la force qui donnera la stabilité à Ton Trône. Aussi la Sainte Eglise exulte-t-elle d'une joie profonde et nous-mêmes assurément nous sommes remplis d'une immense allégresse de ce qu'en ces jours où nous vivons une si noble brebis et un si grand peuple soient ramenés au berceau du Seigneur et, rejetant les schismes et les autres erreurs, deviennent les membres du corps de Jésus-Christ qui est l'Eglise... »

Après cette emphatique introduction, le pape entre dans le vif de la question : « Or, Serenissime Prince, tu étais depuis peu illuminé de la grâce du Saint-Esprit que déjà tu désignes, par des lettres royales, pour se présenter devant nous, en qualité d'ambassadeurs de Ta Grandeur des hommes prudents et discrets, Marc Lucari et Trifone Michel, lesquels, exposant avec sagesse et fidélité en notre présence et en présence de nos frères ton louable désir et projet, nous ont, entre autres choses, demandé avec instance de daigner te recevoir avec bienveillance comme un fils dévoué dans le giron et sous la protection de la Sainte-Eglise, et de t'envoyer comme nonces du Saint-Siège Apostolique, quelques personnages de mérite, par qui toi et ceux de ton royaume puissiez être salutairement instruits dans la foi catho-

B.D.I.C

lique... Après avoir, en séance solennelle, conféré avec nos frères sur l'objet des requêtes exposées par tes envoyés, nous avons, sur leur conseil, décrété affectueusement d'accueillir tes vœux de bonne grâce, et d'exaucer favorablement tes prières autant que nous le pouvons avec l'aide de Dieu, si vraiment tu crois de cœur ce que ta bouche profère et si tu mets ouvertement en pratique ce que confesse ton cœur... » Dans la suite, le pape expose au roi en quoi consiste la foi catholique, comment il doit avec les prélates du royaume prêter le serment et abjurer le schisme de primatiale, et comment les membres du clergé de tous les degrés doivent être réélus, confirmés et consacrés. Les métropolitains seulement devraient recevoir du Saint-Siège la confirmation, la consécration et le pallium « qui est l'insigne de la plénitude de la fonction pontificale, le pouvoir royal et toute autre autorité laïque, ne revendiquant pour eux aucun droit en ces matières ». Le pape recommandait au roi de rendre pleine et entière liberté aux églises catholiques, si elles étaient occupées par qui que ce soit, d'honorer les latins et principalement les prêtres, d'entendre toujours selon le temps et le lieu, leurs messes et saints sacrifices. Enfin, il lui notifie qu'il lui envoie, en réponse à ses instances, Egidius, patriarche de Grado, avec un dominicain et un franciscain, procureurs généraux de leurs ordres dans la Curie Romaine, pour accomplir sur place tout ce qui sera nécessaire pour ranger le roi et son peuple à l'obéissance de l'église catholique.

Enfin, il le prie de recevoir ses nonces avec les honneurs qui leur sont dus, par respect pour le Siège Apostolique, et « de prêter une oreille attentive à leurs avertissements salutaires ».

Dans la lettre que le pape avait adressée au patriarche de Grado, il y avait, naturellement, moins de pompe affectée. C'étaient des instructions avec beaucoup de détails sur la façon de procéder dans cette affaire délicate. Lorsque toutes les conditions prescrites et concernant la foi catholique auront été intégralement accomplies par le roi et par les autres, sans aucune simulation, alors seulement, le patriarche devait procéder à la réception du roi et du royaume sous la protection du Saint-Siège, et à la remise de l'étendard « que sa dévotion lui a fait solliciter contre les infidèles de ces régions »... Le pape permit provisoirement « l'usage du pain fermenté pour matière de l'Eucharistie dans la solennité de la messe », et accorda au patriarche l'autorité apostolique de pouvoir librement donner des dispenses ou appliquer des constitutions canoniques parce que le pape avait appris que « quelques prélates des églises tant séculières que régulières du royaume de Rascie n'avaient pas pris possession canoniquement de la prélature de ces églises, et que quelques autres n'avaient pas été promus aux ordres selon les formes prescrites... »

Les nonces étant envoyés « pour le salut du noble et illustre Ouroche, roi de Rascie, pour celui de son royaume, comme aussi du clergé et du peuple de ce même royaume », le pape leur recom-

mandait d'avoir le tact et le ménagement nécessaires : « il faudra les nourrir comme les enfants nouveaux-nés du lait d'une douce patience, les amener à leurs devoirs plutôt par la douceur que par la contrainte ».

Quand ils auraient fini cette tâche, les nonces devraient en informer le Saint-Siège et lui dire si le même roi et les autres marchent dans la vérité ou s'ils procèdent par feinte « pour que nous puissions délibérer plus amplement sur les autres demandes — *ut super aliis petitionibus suis plenius deliberare possumus!* »

Malheureusement, nous ne savons pas quelles sont ces autres demandes de Miloutine. Dans une autre lettre adressée au patriarche de Grado, le pape parle spécialement du fils du roi, Etienne (plus tard, Etienne Detchauski, roi de Serbie, 1321-1331) et donne un détail intéressant sur sa naissance, « *quem dictus rex, sicut accepimus conjugatus genuit de soluta* »... « Nous accordons, dit le pape, par notre autorité plein et libre pouvoir au roi pour que, nonobstant un empêchement de ce genre, il puisse, comme il l'entendra, soit de son vivant, soit dans sa dernière volonté, conférer à Etienne quelque comté et que Etienne lui-même puisse le recevoir et le garder sans préjudice daucun droit ».

#### IV

Lorsque les envoyés de Charles de Valois arrivèrent en Serbie, le roi avait changé d'idée sur la politique à suivre avec l'Occident. Ses rapports avec Clément V et Charles de Valois lui étaient dictés par l'imminence de la marche sur Constantinople; pour se soustraire au danger d'une expédition qui revêtait la forme de croisade, il était prêt à passer dans le giron de l'église catholique et à aider Charles de Valois dans son entreprise contre Byzance. Mais depuis qu'il avait entamé les négociations, il s'était produit un événement qui avait diminué les chances de l'expédition projetée : Catherine, femme de Charles de Valois était morte. Certes, cet événement ne touchait en rien aux droits de son mari sur Constantinople, mais, sans doute, il pouvait avoir une grande influence sur l'exécution du projet. En dehors de l'expédition qui constituait le seul danger pour la Serbie, le passage au catholicisme eût été une aventure, et le roi n'avait aucune envie de s'y engager. Lors de l'arrivée des envoyés de Charles de Valois en Serbie, le roi avait certainement dû apprendre aussi le projet de mariage entre leur maître et Mahaut, fille de Gui de Saint-Pol. D'autre part, il n'ignorait pas que la mort d'Albert I<sup>er</sup> d'Autriche (le 1<sup>er</sup> mai 1308) ouvrirait une nouvelle perspective aux militaires de Charles de Valois, et que celui-ci pouvait se mettre sur le rang des prétendants à la couronne d'Allemagne. Bref, sous l'influence de ces faits nouveaux, comme aussi par crainte de précipiter les choses, Ouroche II Miloutine s'était décidé à temporiser et à attendre les événements. L'arrangement avec Charles de Valois ne présentait

aucun danger pour lui, il se montra presque satisfait du travail de ses envoyés en France. Le 25 juillet 1308, « *in tentoriis... apud Goligueline (?)* », en présence des envoyés de Charles de Valois, de leur suite et d'un Vénitien, probablement représentant de la République de Venise, le roi ratifia le traité se contentant de faire des réserves en ce qui concernait la possession de Stip. Cette réserve soutenait implicitement de nouvelles négociations à ce sujet. Aucune mention n'est faite du mariage de la fille du roi de Serbie avec le fils de Charles de Valois. Sans chercher d'autres raisons qui pourraient avoir existé, il faut mentionner encore que la réussite de cette affaire — au sens du traité — était subordonnée au passage du roi à l'obéissance à l'église catholique. Or, cette grosse affaire de conversion, qui était traitée à part, n'eut aucune suite.

En effet, les nonces du pape furent reçus avec tous les honneurs (*debito cum honore*), mais quand on aborda le fond de leur mission, le roi, protestant toujours de ses bonnes intentions, n'exécuta rien des promesses qu'il avait faites au Saint-Siège par l'intermédiaire de ses envoyés. D'après un chroniqueur, il avait laissé l'impression d'avoir renoncé à la conversion grâce à l'influence de sa mère et de son frère (*matris suæ et fratris metu retractus penitus nihil egit*). Quoiqu'il eut laissé les nonces du pape retourner les mains vides, il n'y eut rien de brusque dans son refus. Ce n'était pas une rupture, mais un ajournement, une hésitation, une affaire qui pourrait être reprise dans le plus proche avenir, de même que le traité de Lys était susceptible de nouveaux éclaircissements et paraissait être seulement le prélude des rapports plus intimes entre Charles de Valois et le roi de Serbie.

Pratiquement, tout dépendait de la vigueur avec laquelle Charles de Valois poursuivrait la conquête de Constantinople. Mais ce projet avait cessé de faire partie essentielle de sa politique. Après la mort d'Albert I<sup>er</sup> d'Autriche, son ambition était entraînée vers l'Allemagne et, d'autre part, sa seconde femme n'avait aucun intérêt à pousser son mari à continuer la lutte pour l'héritage des enfants qu'il avait eus de Catherine de Courtenay.

En tout cas, il est évident que depuis cette époque, Charles de Valois voulait se débarrasser de la couronne de Byzance. Les pourparlers entre lui, le pape et la République de Venise pour la prorogation de l'expédition, étaient sans cesse à l'ordre du jour, lorsqu'en 1313 il maria sa fille Catherine, qu'il avait eue de Catherine de Courtenay, à Philippe de Tarente et lui donna en dot ses prétentions à la couronne d'Orient. Il lui confia aussi le traité avec le roi de Serbie, et Philippe de Tarente — puisque dorénavant cet acte n'intéressait que lui et ses héritiers — s'en fit délivrer un vidimus par Philippe le Bel.

Charles de Valois liquida aussi les dettes qu'il avait faites pour l'affaire de Constantinople. On avait engagé dans ces préparatifs 115.960 l. t. f., mais il avait reçu du pape 240.000 onces d'or, une décime en Sicile et deux décimes en France, qui valaient 500.000 livres.

Par conséquent, la couronne qu'il ne porta jamais, lui avait apporté un bénéfice énorme. En 1314, Charles, second fils de Charles de Valois, de son premier lit, dont on envisageait dans le traité de Lys le mariage avec la fille unique du roi de Serbie, épousa Jeanne, fille du comte de Joigny.

Charles de Valois mourut le 16 décembre 1325. On peut voir à Saint-Denis sa statue (elle était jadis sur son tombeau), de même que le tombeau de Catherine de Courtenay.

Philippe de Tarente ne put réaliser les droits de sa femme sur Constantinople. Il mourut en 1332. Sa veuve mena une existence agitée et aventureuse; elle mourut en 1345. Ils n'avaient pas laissé d'enfants, et l'héritier définitif du traité de Lys était le fils ainé de Charles de Valois, Philippe de Valois, roi de France (1328-1350). Voilà pourquoi ce document se trouve dans le Trésor des Chartes aux Archives Nationales à Paris (1).

MICH. GAVRILOVITCH.

Rome.

## Zmaï Yovan Yovanovitch.

Les poètes morts viennent à l'ordre du jour, lorsqu'on publie une nouvelle édition de leurs œuvres, lorsqu'on écrit une nouvelle étude sur eux, lorsqu'on érige un monument en leur honneur. Le poète serbe Zmaï Yovan Yovanovitch est aujourd'hui à l'ordre du jour pour des raisons tout à fait différentes. Le tribunal de Novi Sad (Hongrie méridionale) vient de décider la confiscation des œuvres poétiques de Yovanovitch « parce qu'elles sont pénétrées d'un esprit de révolte contre l'intégrité de la Monarchie austro-hongroise, et parce qu'elles représentent le crime de haute trahison ».

Elle est, cependant, absurde, cette confiscation, et voilà pourquoi. Yovanovitch est né justement à Novi Sad. Toutes ses œuvres furent publiées à Novi Sad ou en Hongrie en général. Il a traduit dans une large mesure les œuvres des poètes hongrois et autrichiens. Il a été membre de la Société littéraire magyare, la « Société de Kisfaludy ». Une rue à Novi Sad porte son nom. On lui a érigé un monument en bronze à Kamenica, qui est située vis-à-vis de Novi Sad. Et c'est après tous ces titres qui, dans n'importe quel pays auraient suffi pour maintenir l'estime et l'honneur au poète, que dans la monarchie austro-hongroise on va jusqu'à confisquer ses œuvres !

C'est une absurde confiscation sans doute. Mais tout de même, c'est une occasion pour nous de donner un caractéristique sommaire du talent et de l'œuvre du poète serbe.

(1) BIBLIOGRAPHIE, *Srp. Knjiz. Glasnik*, le 16 juillet 1902.

B.D.I.C.  
Un talent poétique très fort et très varié, beaucoup de sentiment et encore plus d'esprit, une abondance d'idées poétiques et une facilité extrême de les exprimer, une imagination facile et beaucoup de verve, un don naturel de dire les choses simplement — telles sont les qualités d'esprit du poète serbe Yovan Yovanovitch Zmaï.

Né en 1833 à Novi Sad le poète serbe Yovanovitch finit l'école élémentaire dans son lieu natal, et le lycée dans d'autres villes de Hongrie. Il étudia le droit à Budapest, Prague et Vienne; après quoi il se mit à étudier la médecine et devint docteur en médecine, après avoir été licencié en droit; il fut un peu tout dans sa vie : sous-notaire dans son lieu natal, directeur d'un collège serbe à Budapest, médecin dans plusieurs villages serbes en Hongrie aussi bien qu'à Zagreb et à Belgrade, directeur littéraire du théâtre National de Belgrade, fondateur et rédacteur en chef de plusieurs revues, enfin littérateur par profession. Il mourut en 1904, universellement fêté et apprécié par l'entièvre nation serbe.

Dans son œuvre — qui, à très peu d'exceptions, ne consiste qu'en des poésies lyriques — trois importants groupes de poésie sont à noter, et qui correspondent à peu près aux trois périodes de son activité poétique.

Poésie amoureuse d'abord, et qui fut composée en 1860-1872 à peu près : deux cycles de ce genre, et bien connus, sont : les *Gjulici* — le mot est intraduisible; c'est un néologisme inventé par le poète et qui signifie à peu près : les roses, le jardin des roses, la poésie des fleurs de rose, ou quelque chose de pareil — et les *Gjulici uveoci* — ce qui serait à dire : les roses fanées, le jardin des roses fanées, la poésie des fleurs de rose fanées. Ces deux cycles sont les poésies d'amour dont la femme du poète — Rose, de nom — fut l'objet, et ils correspondent exactement, bien qu'accidentellement, aux deux cycles des poésies de Pétrarque : *In vita di Laura* et *In morte di Laura*. C'est qu'en effet, le poète composa les *Gjulici* au temps où sa femme vivait, dans les premières années d'amour, et les *Gjulici uveoci* après la mort de celle-ci. Le premier cycle chante le bonheur de l'homme qui aime, les délices du foyer domestique, les charmes de la femme bien aimée. C'est une histoire d'amour complète, toute la série des états d'âme variés d'un amoureux, les moments de félicité conjugale notés jour par jour, presque un journal d'amour en vers. Et c'est très gracieux, tendre et spirituel en même temps, chaleureux et intime, poétique et simple. C'est une poésie douce, familière et sincère. Les *Gjulici uveoci* sont de genre tout différent. Ils sont encore gracieux et tendres, mais ils expriment une tristesse immense. C'est la passion forte qui se fait voir et entendre ici, une douleur aiguë, le cri d'un cœur déchiré et saignant. Le tout sans ombre de déclamation. Tout y est très naturel, très simple de ton, juste ce qui correspond aux émotions vraies et telles que le poète les a senties. Ce second cycle, lui aussi, ressemble à un journal d'amour. Cependant, la poésie y est

plus puissante que dans le premier cycle; elle a des touches plus fortes, et quelquefois, bien que rarement, elle s'élève jusqu'aux hautes pensées et aux conceptions philosophiques. Les *Gjulici uveoci* sont de beaucoup supérieurs aux *Gjulici*, bien que ceux-ci soient aussi des perles de poésie.

Le deuxième groupe est de la poésie satirique composée surtout après 1872. Yovanovitch eut beaucoup plus d'esprit que de sentiment; sa passion amoureuse, — d'ailleurs, la seule passion qu'il eut — s'éteignit bien vite et ne se renouvela point; il prit part à la vie politique, aux affaires locales de la province serbe où il naquit et vécut presque toute sa vie; de plus, il fut rédacteur de plusieurs revues satiriques depuis 1871 jusqu'en 1889, et voilà pourquoi Yovanovitch devint poète satirique, après avoir été chantre d'amour. Il fut une sorte de Béranger — qu'il aimait, d'ailleurs, et traduisit — et les événements politiques qui se passèrent autour de lui inspirèrent sa Muse presque constamment. Il chanta tout incident de la vie publique de son temps, il railla mainte action publique avec une ironie légère ou mordante, et il donna presque une chronique en vers des événements de son temps. Tout y entre: les institutions autonomes des Serbes de Hongrie, les luttes de leurs partis politiques, les régimes politiques de la Serbie, les exploits d'armes du Monténégro, même les affaires de la Roumanie, l'action diplomatique des congrès de l'Europe, etc. Il écrivit même une satire contre Napoléon III, en 1871. Dans toute cette poésie il fut inspiré par l'esprit de liberté. Cela ne veut pas dire qu'il frappa toujours juste; au contraire, il lui arriva quelquefois de juger les choses par le dehors et de blâmer ce qui n'était point blâmable. Tout de même, il fut toujours spirituel et sa chanson, même lorsque la critique n'y était pas juste, resta néanmoins excellente bien des fois. C'est que Yovanovitch avait beaucoup d'esprit, de verve, de fine raillerie, de traits mordants et une facilité à tourner adroitement les choses en plaisanterie et en ridicule. Cette poésie satirique le rendit populaire à un très haut degré. Par elle aussi, ainsi que par ses chansons patriotiques — car ces genres se mêlaient bien des fois dans sa poésie — il devint non seulement le poète populaire mais, en une large mesure aussi, le poète national. Il embrassa la pleine vie nationale par sa poésie, il en blâma les travers aussi bien qu'il en chanta la gloire, presque toutes les aspirations et les sentiments du peuple serbe se reflétèrent et trouvèrent un écho dans ses vers. Sa lyre — on oserait le dire — chanta tout moment de son époque, et fut très nationale en effet.

Le troisième groupe de poésies — et qui prit naissance surtout dans les dernières années de la vie du poète, à partir de 1882 — c'est la poésie enfantine, les vers écrits pour l'enfance et la jeunesse. Yovanovitch fut un père malheureux. Il eut beaucoup d'enfants, qui moururent très jeunes, et ce fut pour mieux garder leur souvenir qu'il résolut d'écrire désormais pour l'enfance et la jeunesse serbe. Il

B.D.I.C

s'en fit presque un vœu, immédiatement après la mort de son dernier enfant, et c'est alors qu'il cultiva presque exclusivement la poésie enfantine. Certes, ce genre de poésie n'est pas la poésie dans le vrai sens du mot, mais tout de même il peut y en avoir beaucoup, et la poésie enfantine de Yovanovitch est simplement délicieuse. Un très grand amour de l'enfance, une verve naturelle, une simplicité de ton et d'expression, des idées justes, nulle pédanterie d'ailleurs — voilà les traits essentiels de la poésie enfantine de Yovanovitch qui est une œuvre d'éducation naturelle, charmante et saine; des générations d'enfants serbes en ont subi l'influence féconde, et en ont gardé un souvenir intarissable.

En dehors de ces trois groupes, Yovanovitch a fait d'autres poésies, de différents genres. Il s'amuse quelquefois à de simples sujets comiques. Il est très inspiré dans ses hymnes et odes patriotiques. Il s'élève quelquefois à la hauteur des poètes philosophes (*Svetli grobovi*). Il a aussi traduit beaucoup, et outre les traductions de Béranger, il a traduit bien des poètes magyars, les poésies orientales de Bodenstedt, le *Démon* de Lermontoff, *Iphigénie* de Goethe, et *Enoch Arden* de Tennyson.

Londres.

P. POPOVITCH.

## La Serbie dans l'Histoire.

(Suite)

Le joug turc, qui pesait également sur les diverses parties du peuple serbe, a réuni une fois de plus celui-ci, ne fut-ce que dans le malheur et les souffrances. Cette communauté de servitude, ainsi que les migrations d'une province dans une autre, créèrent chez le peuple serbe le même état d'âme et d'esprit, en effaçant presque totalement les différences ethniques qui auraient pu exister chez un peuple habitant des contrées diverses. Un autre facteur puissant contribua à faire naître et à maintenir chez le peuple serbe l'esprit d'union et de communauté; ce fut le rétablissement et la réorganisation du patriarchat d'Ipek, en 1557, par le grand vizir Sokolovitch, d'origine serbe, qui plaça à la tête du patriarchat serbe restauré son propre frère, le moine Macarié. Le patriarchat d'Ipek embrassait la presque totalité des pays habités par les Serbes, et il ne fut aboli qu'en 1766 par un firman impérial. Il est compréhensible, dès lors, que les Serbes des diverses provinces n'eussent tous devant les yeux qu'un seul but : la délivrance ; que, dans ces pays, des révoltes éclatassent constamment contre les Turcs ; que les Serbes se rangeassent toujours au côté de tout Etat qui combattait les Turcs ; et que, enfin, tous les chefs des mouvements populaires pour la délivrance sortissent du sein même

du peuple, comme l'expression des sentiments, de l'esprit et de la volonté du peuple lui-même.

A ces diverses actions qui s'exerçaient sur l'âme populaire serbe, il faut ajouter l'influence culturelle de la littérature qui prit naissance à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle parmi les Serbes d'Autriche-Hongrie. Alors que les Serbes des autres provinces avaient à lutter contre la domination barbare des Turcs conquérants, et que le peu de lettres qu'ils pouvaient posséder devaient se réfugier dans les monastères, les Serbes d'Autriche-Hongrie, mieux placés, pouvaient acquérir davantage d'instruction et de lettres. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle apparut parmi les Serbes d'Autriche-Hongrie Dossité Obradovitch, esprit élevé et large, qui propagea, en véritable apôtre, l'idée de la littérature populaire, écrite en langue populaire, qui deviendra la langue littéraire et pénétrera ainsi jusque dans les couches les plus profondes du peuple. En même temps, Dossité Obradovitch répandait l'idée de l'union des diverses parties du peuple serbe. Ces idées furent adoptées par les masses populaires, malgré que certaines classes en Autriche-Hongrie y fussent contraires.

Bien que la pensée de la délivrance et de l'union du peuple serbe fût commune à tous les Serbes, ce fut la Choumania, c'est-à-dire le pachalik de Belgrade, qui devint d'abord le refuge des éléments les plus persécutés et, par suite, le centre de la résistance. C'est dans cette province que naquit le grand mouvement révolutionnaire et libérateur d'où est sorti la nouvelle Serbie indépendante. C'est là que le peuple serbe, demeuré sous la domination barbare des janissaires et rebelles turcs, acquit la conviction qu'il était désormais inutile d'attendre qu'une puissance étrangère vint le délivrer des Turcs, mais que c'était lui-même qui, par sa force et son énergie, devait secourir le joug oppresseur. C'est ainsi que, le 2/14 février 1804, la première assemblée nationale décida le soulèvement général contre les Turcs et élut Georges Petrovitch, dit Kara-Georges, chef suprême (Verhovni Vojde), et qu'une lutte épique commença entre une poignée de paysans serbes à peine armés et la terrible armée turque bien organisée et équipée. Tandis que l'Europe était ébranlée par les victoires de Napoléon, de 1804 à 1813 le peuple serbe du pachalik de Belgrade, presque abandonné à lui-même, soutenait, dans ce coin de l'Europe le premier de tous les peuples balkaniques, une lutte désespérée pour sa délivrance. Tous les combattants, du plus obscur jusqu'aux chefs, des paysans eux aussi, des «raïas», c'est-à-dire des serfs turcs presque tous illétrés, montrèrent un courage sans pareil, une abnégation qui allait jusqu'au sublime, un esprit de sacrifice de fanatiques. Pourtant il faut bien se garder de considérer l'insurrection serbe comme la simple révolte d'une province turque, comme une guerre civile, une jacquerie ayant pour but l'amélioration de l'état d'une classe sociale ou la vengeance d'une classe opprimée contre la classe qui l'opprime. L'insurrection serbe de 1804 était le soulèvement d'un peuple contre

B.D.I.C  
l'Etat conquérant, dans le but d'obtenir par les armes sa liberté nationale et de reconstituer son Etat indépendant.

C'est bien ainsi que l'avait comprise le chef suprême, le Verhovni Vojde Kara-Georges, une des plus curieuses figures de l'histoire serbe et du monde entier. Georges Petrovitch, surnommé par les Turcs Kara-Georges (Georges le Noir), simple paysan sans instruction, connu jusque là par sa droiture, son austérité, son intrépidité et surtout par son amour de la liberté et sa haine des Turcs, se révéla, au cours de cette lutte titanique, un véritable génie stratégique, politique et organisateur, un esprit supérieur, aux conceptions larges et puissantes à l'instar des grands chefs populaires de l'histoire du monde.

A son élection comme chef suprême des insurgés, il ne posa qu'une seule condition : l'obéissance absolue de tout le monde à ses ordres ; et on s'aperçut bientôt qu'il la méritait pleinement, cette obéissance. Un mois après l'Assemblée d'Orachatz, les insurgés s'étaient emparés de Roudnik et de Valièvo et investissaient Belgrade, Smédérévo et Pojarévatz. Au mois d'avril, ils enlevaient aux Turcs Yagodina et, au mois de juin, Pojarévatz et Smédérévo. La Porte envoya alors Bekir Pacha pour négocier. Kara-Georges demande l'autonomie de la Serbie avec un prince serbe à sa tête et la garantie d'une grande Puissance. L'émissaire turc rentra en Bosnie. Kara-Georges s'adressa à la Russie, mais la grande protectrice des Slaves ne put faire autre chose que lui conseiller de s'entendre avec la Porte, et Kara-Georges envoya une députation à Constantinople. Cependant les Serbes reprenaient la campagne, le 29 juin 1805, et s'emparent de Kraliévo, puis d'Oujitze, et finissent par délivrer le pachalik entier. La Porte envoie alors Hatus Pacha à la tête d'une forte armée, avec la mission de réprimer et d'étoffer le mouvement insurrectionnel. Le 2/14 août 1805, dans une bataille mémorable, à Ivankovatz, Kara-Georges bat l'armée turque, remportant une victoire si complète que Hafus Pacha put à peine sauver sa propre vie avec les débris de son armée. La députation serbe à Constantinople dut s'enfuir sur un bateau russe sans avoir rien pu obtenir de la Porte. Avec la victoire d'Ivankovatz commence la lutte véritable du peuple serbe contre le Sultan et l'Etat turc. C'est de ce moment que le soulèvement serbe revêt le caractère d'une véritable insurrection nationale contre le conquérant.

Cette victoire marque également l'entrée dans la politique européenne de la Serbie, qui devient un facteur dont on tient toujours plus compte dans les calculs européens. C'est à partir de ce moment aussi que la Serbie commence à jouer un rôle dans la politique de l'Autriche-Hongrie et de la Russie, et que naissent chez elle ces deux courants politiques, dont l'un compte s'appuyer sur l'Autriche-Hongrie, tandis que l'autre croit devoir chercher de l'appui en Russie. Toute l'histoire moderne de la Serbie n'est que la lutte entre ces deux courants. Nous verrons plus loin le développement de ces deux tendances politiques,

et il nous sera très facile d'établir que toujours, lorsque le peuple a pu faire entendre sa voix, c'est vers la Russie que s'est orientée la politique de la Serbie. Et, par contre, c'est seulement lorsque le peuple serbe était réduit au silence que la politique autocratique se tournait vers l'Autriche-Hongrie.

A l'époque qui nous occupe, les insurgés s'adressèrent d'abord à l'Autriche-Hongrie, comme à la puissance géographiquement la plus proche, et parce que c'est en association avec elle que les Serbes avaient combattu l'ennemi commun au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'Autriche, qui eut de tout temps des visées sur la partie occidentale de la Péninsule balkanique, fut toujours contraire à l'émancipation serbe. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle s'oppose à l'octroi de priviléges aux Serbes, et maintenant que ceux-ci luttent pour leur rédemption, l'Autriche leur refuse naturellement tout concours; mais, occupée par la menace de Napoléon, il ne lui restait qu'à intercéder auprès de la Porte pour que les Serbes s'entendent avec celle-ci. La Russie, de son côté, n'était pas en mesure de seconder les Serbes, et elle dut se borner à leur donner les mêmes conseils. A cette époque Napoléon I<sup>r</sup> jouait un rôle si important en Europe, que ni la Russie ni l'Autriche ne pouvaient intervenir plus activement dans les affaires serbes. Napoléon, de son côté, avait intérêt à ce que la Turquie, ennemie de la Russie, ne fût pas affaiblie; aussi conseillait-il à la Turquie de réprimer l'insurrection serbe au plus tôt et par des moyens énergiques. Se sentant soutenue par Napoléon, surtout après Austerlitz et le traité de Presbourg, la Porte n'était pas disposée à écouter les conseils pacifistes de la Russie et de l'Autriche. Kara-Georges envoya, cependant, son délégué Petar Itchko à Constantinople pour tenter de conclure une entente directe avec la Turquie.

Pendant ce temps, les Serbes se préparent à l'offensive (1805) et élaborerent leur plan de campagne. D'autre part ils organisent le pays à l'intérieur. Kara-Georges était le chef suprême des insurgés, sans qu'il possédât le droit, toutefois, de déclarer la guerre ou de conclure la paix, droit qui revenait à l'Assemblée Nationale (la *Skoupchtina*). A la tête de chaque contrée se trouvait un chef (knèze), possédant des droits si étendus en ce qui concernait les affaires intérieures de sa circonscription, que la Skoupchtina même ne pouvait y intervenir. Suivant le conseil donné par la Russie, on institua une espèce de *Conseil d'Etat* (le *Pravitelstvouïouchtchi Soviète*), où devait se concentrer tout le pouvoir. C'est ce conseil qui exerçait le pouvoir central, judiciaire et législatif. C'est lui qui, plus tard, fixa les règlements des diverses administrations et nomma les fonctionnaires. Il recueillait les revenus, en disposerait et contrôlerait les dépenses. L'organisation des tribunaux, des administrations et des écoles était plutôt primitive. Le manque de gens instruits se faisait sentir, et c'est de pays serbes de l'Autriche-Hongrie que les personnes ayant fait des études passaient en Serbie pour occuper des places de fonctionnaires.

B.D.I.C.

L'année 1806 fut celle de la résurrection serbe. L'offensive serbe remporta partout des succès. Milenko Stoïkovitch, un des lieutenants de Kara-Georges, avec l'armée de l'Est, s'empara de la contrée qui s'étend de Poreč jusqu'à Kladovo et Négotine. Petar Dobrgnatz, un autre chef, conquiert Paratchine et Rajagne, bat Pasvane-Oglou et se rend maître de toute la partie sud du pays jusqu'à Alexinatz. Mladen Milovanovitch s'empara de la ville et du district entier de Krouchévatz; Raditch Petrovitch se dirige vers le sandjak de Novi-Bazar, tandis que le voïvode (chef) de Roudnik, Miloch Obrénovitch, conquiert tout le territoire de l'ouest jusqu'à Vichegrade. Toutes les tentatives turques sur la Drina échouèrent. Kara-Georges défit Hadji, bey de Srébrnitza, et descendit dans la plaine de Michar, où il remporta une brillante victoire sur l'armée turque de Bosnie, sous les yeux des généraux autrichiens conviés par les Turcs à assister à la défaite des rebelles. A Deligrade, les insurgés continuèrent pendant six semaines l'armée turque de Roumélie. Après la victoire de Michar, Kara-Georges se porta au secours des insurgés. Ibrahim Pacha commença de se replier, mais, poursuivi et atteint par Kara-Georges, il fut battu le 23 août.

(A suivre.)

DRAG. STÉFANOVITCH.

## V. — Les Amis de la Jeunesse Serbe en exil. L'Amiral Lacaze.

Presque à ce même moment où, après la ruée allemande, autrichienne et bulgare, l'armée et la nation serbes se dirigeaient vers l'Adriatique, afin d'échapper à l'étreinte barbare et de se soustraire à la capitulation, avec l'espoir en même temps de pouvoir reprendre plus tard la lutte, le 29 octobre 1915, le nouveau ministère Briand prenait la direction des affaires publiques en France. Il était composé d'hommes éminents, dont certains sont sur la brèche nationale depuis le commencement de la guerre. Le Président du Conseil ne pouvait avoir la main plus heureuse dans son choix du Ministre de la Marine, qui continue ses éminents services à son Pays et à la cause des Alliés dans le cabinet de M. Ribot, à la satisfaction générale. Ni l'opinion publique en général, ni l'opinion de ses pairs n'ont varié un seul moment sur son compte, et pour cause.

Certaines carrières maritimes en effet sont plus bruyantes, aucune n'a plus d'harmonie, comme on le verra plus loin. L'amiral Lacaze a occupé les postes les plus divers, et toutes ces fonctions il les a remplies brillamment. Il a commandé à la mer très jeune, à 28 ans, et depuis à plusieurs reprises, soit dans des croisières lointaines, soit dans les escadres de la métropole. Attaché naval, chef de cabinet d'un Ministre (M. Delcassé), délégué à la Conférence de la Haye, nous

trouvons réunies en lui les qualités d'un chef militaire et d'un meneur d'hommes, en même temps que celles d'un diplomate, d'un homme d'action et de gouvernement, ce qui ne saurait surprendre quand on a eu le bonheur de l'approcher et de le voir à l'œuvre. La finesse de son intelligence n'est égalée que par la grande bonté de son cœur et par son ardent patriotisme.

\*\*

Né le 22 juin 1860, à Pierrefonds (Oise). — Entré à l'Ecole navale le 1<sup>er</sup> octobre 1877, en sort le 27 juillet 1879; reçoit une médaille de sauvetage pour s'être jeté à la mer et avoir sauvé un camarade qui se noyait, étant tombé de la mâture pendant une manœuvre de la corvette d'exercice. Nommé aspirant de 2<sup>e</sup> classe le 1<sup>er</sup> août 1879. Embarqué en cette qualité sur la *Flore*, puis sur la *Résolue*.

Aspirant de 1<sup>re</sup> classe le 5 octobre 1880, il sert à bord de la *Revanche* et du *Lagalissonnière* dans la division navale du Levant, et prend part à l'expédition de Sfax et de Gabès.

Enseigne de vaisseau le 5 octobre 1882, il fait la campagne de la mer des Indes sur le *Beautemps-Beaupré*.

Lieutenant de vaisseau le 29 mai 1886, il est envoyé au Sénégal sur la *Cigale*.

En 1887, il entre à l'Ecole des torpilles, puis est affecté à la Défense mobile de Cherbourg.

En 1888, à 28 ans, commande la *Mésange* au Sénégal, puis, en 1891, un torpilleur à Cherbourg. Passe ensuite deux années dans l'escadre de la Méditerranée, sur le *Duperre*, le *Baudin*, le *Formidable* et le *Richeieu*. Sur ce bâtiment, il est officier de manœuvre, officier de choix du commandant, depuis amiral Melchior.

En juillet 1892, il reçoit la Légion d'honneur.

Envoyé en mission à Fiume en 1894, pour y étudier les questions relatives aux torpilles, la façon dont il s'acquitte de sa tâche lui vaut des félicitations.

De 1894 à 1895, il commande l'*Estoc* et le *Casse-Tête* au Tonkin.

En 1898, il est appelé à l'état-major général de la Marine par l'amiral de Cuverville.

Capitaine de frégate le 1<sup>er</sup> octobre 1899. Le contre-amiral Gaillard, commandant la 2<sup>e</sup> division de l'escadre de la Méditerranée, prend le commandant Lacaze comme chef d'état-major. Celui-ci joue un rôle extrêmement apprécié dans la démonstration effectuée à Mitylène, à la fin de l'année 1901.

A cette occasion, il est nommé officier de la Légion d'honneur.

L'amiral Merleaux-Ponty l'appelle près de lui comme chef d'état-major de la division navale de Tunisie et l'associe à l'organisation de Bizerte.

En 1903 et 1904, il commande le croiseur *Du Chayla* dans l'escadre de la Méditerranée.

Capitaine de vaisseau le 2 août 1906. Envoyé comme attaché naval à Rome, où il occupe le poste jusqu'à la fin de 1907. De juin à octobre 1907, il est adjoint à l'amiral Arago pour représenter la France à la Conférence internationale de La Haye.

De 1907 à 1908, choisi comme chef d'état-major par l'amiral Germinal, il est le premier et le plus immédiat collaborateur de ce grand



chef dans la réorganisation et l'entraînement de la principale force navale française.

En 1909, 1910, il commande le *Masséna* dans la division de l'Ecole de canonnage et s'adonne tout particulièrement, pendant cette période, à l'étude de l'artillerie.

Contre-amiral le 24 octobre 1911, il devient le chef de cabinet de M. Delcassé, qui détient à ce moment le portefeuille de la Marine. Leurs efforts mutuels se portent sur la concentration des forces navales françaises en Méditerranée et sur la réalisation des sous-marins de fort tonnage, jusqu'alors trop peu envisagée en France, et que les Allemands poursuivaient pour en tirer le parti qu'on sait.

Il est nommé commandeur de la Légion d'honneur le 1<sup>er</sup> janvier 1913. Il commande alors une division de l'armée navale et hisse sa marque à bord du *Mirabeau*. La guerre de 1914 le trouve à ce poste qu'il garde jusqu'en mars 1915. Nommé au mois de mai commandant de la Marine à Marseille, il organise, de mai à novembre, les transports de troupes et le ravitaillement aux Dardanelles.

\*\*

C'est une belle étoile — les marins y croient — que celle qui a amené cet admirable soldat français à la direction de la marine de la République, au jour le plus critique de notre existence nationale. L'amiral Lacaze s'est voué au sauvetage de notre armée et de nos réfugiés, avec un zèle qui tracerait une des plus belles pages de l'histoire de cette horrible guerre, et dont la France sera fière. Son dévouement à cette œuvre d'humanité et de patriotisme éclairé est allé si loin, qu'il y a subordonné toutes les autres exigences, aussi bien militaires que maritimes. Nous savons que l'une des plus belles heures que l'amiral Lacaze ait vécues, est celle où il a pu annoncer à M. le Président de la République et à ses collègues, au Conseil des ministres, que le prince Alexandre était arrivé à Corfou, après que toute l'armée serbe y eût été transportée, sans aucun accident, malgré les aéroplanes et malgré les sous-marins autrichiens! A la tête de la marine française, l'amiral Lacaze a sauvé une nation alliée, comme il avait sauvé naguère son jeune camarade!

Regardez cette photographie. La figure de l'amiral Lacaze exprime non seulement ses qualités de haute intelligence, son esprit de finesse et de clairvoyante décision, mais aussi la bonté, une bonté infinie et profonde, entretenue dans le cercle des affections familiales, héritée aussi de ses ascendans, dont le plus proche mourut, victime de son abnégation, dans une île lointaine où il était allé soigner des lépreux.

Nous savons aujourd'hui que le merveilleux sauvetage des Serbes a coûté la vie à quelques vaillants de la glorieuse marine française. Nous tâcherons d'obtenir leurs noms pour les inscrire dans le cœur de notre jeunesse, afin que leur souvenir reste ineffaçable dans notre mémoire, afin aussi que leur exemple puisse être suivi par tous les vrais serviteurs de la Patrie, de l'Humanité et de l'Honneur national. Quant à leur admirable chef, il incarne si dignement toutes leurs vertus et toutes leurs qualités, qu'il est vénéré par toute la Serbie, par tous nos frères de race, en commençant par notre vieux Roi et par son héroïque fils, pour ne finir que par le plus jeune de nos soldats. Nos grands-parents, nos mères, nos femmes et nos sœurs, qui gémissent sous la tyrannique domination allemande, autrichienne et bulgare, bénissent son nom, et l'introduisent dans leurs prières. Quand, grâce à l'aide de nos alliés, en premier lieu grâce à celle de la France immortelle, nous rentrerons dans nos foyers, et entonnerons

l'hymne de la délivrance définitive, nous chanterons les exploits des poilus en Macédoine, et nous glorifierons les marins français, de l'amiral jusqu'au plus jeune mousse; nous honorerons le nom du Ministre de la marine, et nous prierons Dieu de le conserver longtemps encore, afin qu'il puisse continuer de servir son noble Pays, et afin qu'il soit, pour les générations futures, un modèle de probité professionnelle, de noblesse de cœur et de patriotisme humanitaire.

P.-P. DE SOKOLOVITCH.

## La « Nation serbe en France ».

Le Comité de la « Nation serbe en France » s'est réuni le 30 mars 1917 pour rendre le compte annuel de son activité généreuse en faveur de notre jeunesse et de nos réfugiés.

M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, présidait la séance, ayant à ses côtés deux membres du gouvernement serbe, M. Lyoubomir Davidovitch, ministre de l'Instruction publique, et M. Marko Djouritchitch, ministre de la Justice. Dans l'assistance, qui comprenait de nombreuses personnalités serbes et françaises, on remarquait M. Millerand, ancien ministre de la Guerre.

M. André Honnorat, député des Basses-Alpes, remplaçant le président du Comité parlementaire d'action à l'étranger, M. Franklin-Bouillon, absent, a souhaité la cordiale bienvenue aux représentants du gouvernement serbe, au savant, au jurisconsulte qui doivent prendre un intérêt tout particulier à l'importante aide scolaire de la France à la Serbie, réalisée par la « Nation serbe en France », et à tous les Serbes présents qui, a-t-il dit, sont chez eux au Comité parlementaire d'action à l'étranger.

Alors M. Victor Bérard, président de « la Nation serbe en France », avec son éloquence habituelle, a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS LES MINISTRES,

Avant de savoir que vous viendriez ici, le Comité de la « Nation serbe en France » avait résolu de rendre ses comptes annuels à son assemblée générale et à ces représentants du peuple français qu'elle considère comme les défenseurs nés du peuple serbe d'aujourd'hui, de la nation yougo-slave de demain.

Vous êtes venus pour cette réunion et nous allons vous rendre nos comptes, à vous aussi. Si, comme nous l'espérons, vous estimatez que « la Nation serbe » n'a pas échoué dans son entreprise, sachez bien, Messieurs les Ministres, que notre tâche fut aisée : nous n'avons eu qu'à gérer en France le capital de respect et d'admiration que vous ont acquis chez tous les peuples libres, la bravoure de vos soldats, la ténacité de votre gouvernement, l'héroïsme de tous vos frères de Serbie, du Monténégro et du dehors,

Tout notre peuple vous avait suivi de ses applaudissements dans vos victoires, de ses angoisses dans vos revers, de sa rage impuissante et de sa fraternelle pitié dans cette retraite à travers les neiges et la mort que l'histoire racontera toujours, comme l'un des plus cruels, mais des plus admirables épisodes de la Guerre des Nations sur la route de la liberté. Nous vous savions inébranlables dans votre haine et dans votre foi. Mais notre peuple n'avait pas espéré que, six mois après, vous redonneriez aux Alliés une armée de cent vingt mille hommes et que sur la Tcherna, en pleine Macédoine, vous iriez apprendre à nos ennemis communs que la Serbie n'est jamais morte. Chaque fois que la Nation serbe a voulu faire appel à la bienveillance de notre gouvernement, aux faveurs de notre administration, à la générosité de notre peuple, elle n'a eu, pour être entendue et aussitôt exaucée, qu'un mot à dire : « Ils sont à Monastir ».

Mais, dans cette maison parlementaire, est un autre héroïsme de nos frères qui ne nous a pas moins servis. Devant la Yougoslavie qui monte à l'horizon balkanique, les Français de 1917 éprouvent les mêmes tressaillements d'enthousiasme et d'espoir dont nos frères saluèrent au siècle dernier l'héroïque montée de la jeune Italie. Les sentiments qui pouvaient faire naître en leurs coeurs le nom et le livre d'un Silvio Pellico, nous les éprouvons quand, dans nos rues, nous rencontrons un Irumbitch, un Hunkovitch et cette phalange de martyrs croates que nous entendons poursuivre, jusque chez nous, par les cris de mort de nos oppresseurs. Leurs procédés d'Agram et de Bania-Louka, nous les connaissons depuis cent ans ou presque : ils s'appelaient alors procès de Milan et de Venise, et nous repensons aux nobles parlementaires de Turin quand, malgré le triple bâillon dont la Hongrie a cru leur fermer la bouche, nous entendons l'incompressible, l'éternelle protestation de vos parlementaires d'Agram. Il est de mode, en tous pays, je crois, de reprocher au régime parlementaire le bruit que, parfois, font dans un ciel d'orage, les Jupiters tonnants de l'Olympe démocratique. Mais vous savez, Messieurs les Ministres, et nous savons aussi, qu'il en est des Parlements comme des canons. On n'en a pas encore inventé qui fussent silencieux, et nous croyons que pour faire un peu de besogne, le canon est toujours obligé de faire beaucoup de bruit.

Mais dans le bruit des Parlements, lorsque nous entendons parmi la voix de quelque héros parlementaire criant, sous la tyrannie de l'étranger, son invincible confiance dans l'avenir de sa race, dans l'avènement du droit populaire, du régime démocratique, de la libération nationale, nous savons que rien de grand ne s'est jamais fait pour la cause des peuples sans les excitations et les menaces prophétiques de ces Daniels, dans la basse fosse des rois, et nous sentons, toute la France parlementaire et démocratique sent grandir notre confiance en votre cause ; quant à l'héroïsme militaire de votre peuple serbe, nous voyons s'ajouter l'héroïsme civique de votre nation yougo-slave. Voilà pourquoi, Messieurs les Ministres, la tâche de « la Nation serbe » fut, depuis un an, si aisée.

En termes émus, notre ministre de l'Instruction publique, M. Davidovitch, a répondu :

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis heureux de pouvoir vous exprimer, ainsi qu'à votre noble pays, au nom du Gouvernement serbe et du peuple serbe, notre profonde grati-

tude pour le bienveillant accueil que vous avez bien voulu faire à nos malheureux réfugiés qui ont eu, grâce à votre sollicitude et à votre prévenance, l'occasion de voir que la noble et généreuse France est véritablement leur seconde Patrie. Si nos compatriotes n'ont pas eu à supporter les souffrances morales et physiques de l'exil, s'ils n'ont pas trop éprouvé de



Réunion annuelle du Comité "La Nation Serbe en France" en présence de MM. Davidovitch et Djouritch.

douleur à l'idée du foyer perdu et de la Patrie envahie par l'ennemi barbare, c'est parce que la France leur a largement ouvert ses bras maternels en leur faisant sur son cœur une place à côté de ses propres enfants, c'est parce que la France a ouvert les portes de ses écoles aux jeunes Serbes, et parce qu'elle a envoyé ses fils soutenir, avec leurs amis et alliés, l'armée serbe dans la lutte suprême contre les ennemis communs.

Votre France que vous nous avez habitués à considérer comme la nôtre, a deux armées admirables. L'une sur le front, face à l'ennemi, armée puissante, glorieuse, invincible, qui est notre orgueil et notre espoir ; armée qui combat pour la justice et le droit, tant de vous, grands, que de nous, petits, et défend votre liberté à travers laquelle nous avons appris, dès notre prime jeunesse, à aimer votre beau pays ; armée qui, sur le front de Salonique, à côté de nos combattants, réorganisée par vos soins, et retrémpee dans les combats intérieurs, lutte également pour la délivrance de notre nation, qui aime la liberté avec la même ardeur qu'on l'aime dans votre patrie. Gloire à ceux qui sont tombés en combattant pour ces idéals élevés, merci aux vivants qui combattent pour nous aujourd'hui !

L'autre armée est celle qui lutte derrière cette première par d'autres moyens et sur un autre champ de bataille. Ces soldats, qui combattent également l'ennemi, sont des héros dans cette lutte qui prépare une victoire brillante à la civilisation française. Les chefs de cette armée valeureuse, sont vos savants glorieux, vos artistes célèbres, vos sénateurs et vos députés, vos grands professeurs, vos infatigables journalistes. Ils ont eu, eux aussi, leur Marne, leur Champagne, leur Somme et leur Verdun, noms glorieux devant lesquels je demande la permission de m'incliner. Et lorsque cette autre armée aura remporté la victoire définitive, les flots de sang et de larmes tariront, les douleurs s'apaiseront, les plaies se cicatriseront, les soupirs se calmeront. Quel bonheur cela n'eût-il point été pour l'humanité, si cette victoire était venue avant cette guerre sanglante ! Notre peuple a fourni son contingent à la première de ces armées. Il a donné tout, sans compter. Et ce fut une armée d'un demi-million d'hommes qui a fait tout ce qu'elle a pu et tout ce qu'elle a su.

Mais l'autre armée a acquis maintenant trois mille recrues nouvelles, qui commencent leur service comme simples soldats : ce sont nos enfants serbes arrachés à la mort qui les a poursuivis sans merci à travers les rochers albanais. Les enfants serbes que vous avez, Mesdames et Messieurs, accueillis si chaleureusement, si paternellement, pour les énoblir et les préparer à ces missions élevées que vous remplissez aujourd'hui dans l'humanité. Ces trois mille enfants deviendront trois mille pionniers de votre civilisation, trois mille apôtres reconnaissants de votre amitié et de nos obligations envers vous, trois mille combattants infatigables de la justice et du droit, de la fraternité, de l'égalité, de la liberté pour les grands, et aussi pour ces petits qui furent persécutés impitoyablement, car rares sont les grands peuples qui aiment et respectent la liberté d'autrui comme l'aime et la respecte votre grande nation.

Ces deux armées, celle qui combat sur les champs de bataille et celle qui travaille au progrès intellectuel de l'humanité, n'ont pas failli à donner à la nation serbe leur appui, guidées par les sentiments d'humanité, par la justice de notre cause nationale et par l'intérêt supérieur qui nous unit les uns aux autres, et qui nous rend heureux et fiers de lutter à vos côtés, dans l'œuvre du progrès, de la civilisation et de la justice.

Et c'est spécialement en qualité de ministre de l'Instruction publique de Serbie, que je tiens à exprimer au Comité de « la Nation serbe en France » et au Comité parlementaire qui a bien voulu lui prêter son puissant concours, mes plus vifs remerciements pour tout ce qu'ils ont fait en faveur de notre jeunesse scolaire, à laquelle furent permises et facilitées les études

qui feront d'eux, à leur retour en Serbie, de nouveaux combattants de la civilisation française contre la kultur germanique. Je ne trouve pas de mots suffisamment éloquents pour exprimer cette reconnaissance sincère et profonde que nous éprouvons pour la Nation française : reconnaissance de ma Patrie, dont le seul espoir de renaissance repose dans cette jeunesse serbe qu'a recueillie la France.

Vive la France !

Ce discours terminé, M. Jean Brunhes, secrétaire général du Comité, avec une facilité remarquable et une connaissance profonde de l'œuvre à laquelle nous le sentons tellement dévoué, a exposé — des chiffres à l'appui — l'activité du Comité et les résultats obtenus. Et M. Paindre, trésorier, a fait connaître la situation financière de l'Association.

Enfin, dans une courte allocution, M. Vesnitch, ministre de Serbie, a exprimé, à son tour, les remerciements du Gouvernement et du peuple serbe envers la France et envers les comités et les donateurs de l'œuvre.

R.

## VI. — Traits caractéristiques de notre peuple. L'empire terrestre et l'empire éternel.

« Ensuite le diable le mena sur une haute montagne et lui fit voir en ce moment tous les royaumes du monde; et le diable lui dit: Je te donnerai toute la puissance de ces royaumes et leur gloire, car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux.

« Si donc tu te prosternes devant moi, toutes ces choses seront à toi. Mais Jésus lui répondit: « Retire-toi de moi, Satan! car il est écrit: tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. »

*Evangile, d'après Saint-Luc, IV, 5-8.*

« Prince Lazare, issu d'honnête famille,  
Quel empire tu voudrais choisir,  
L'empire terrestre ou l'empire éternel? »

*Chanson populaire serbe.*

Cette vérité évangélique, renfermée aussi dans les vers de la chanson populaire serbe, nous vient naturellement à la pensée, en méditant sur la situation actuelle du peuple serbe. Jésus n'avait pas besoin de choisir, étant le fils de Dieu venu sur la terre pour y réaliser l'empire éternel. Mais le prince Lazare, roi des Serbes, n'était qu'un mortel, exposé comme tout simple mortel, aux tentations diaboliques, et il a choisi quand même l'empire éternel pour l'impérissable gloire du peuple serbe.

Pourquoi ce choix célébré à travers les siècles par le poète national?

Pourquoi nous en souvenons-nous avec toute la fierté d'un grand peuple, nous autres Serbes qui, avant ces dernières années, étions aussi méconnus que nombre de peuples insignifiants? Pourquoi?.....

Sans chercher d'autres motifs, citons les événements historiques de 1915. Le peuple serbe, encore une fois, a eu le choix entre les deux empires. Qui pourrait encore douter que les descendants du prince Lazare et des valeureux guerriers de Kossovo n'aient pas gardé intactes les vertus de leurs vaillants aïeux? L'exemple de 1915 n'est pas unique et le passé de ce peuple abonde en cas semblables. Son histoire, quelquefois navrante mais toujours glorieuse, énumère les innombrables exploits des Serbes, luttant toujours et partout pour la victoire de l'empire éternel. Les triomphes et les revers de fortune s'y succèdent alternativement, laissant impérissable, comme au temps de la bataille de Kossovo, l'amour ardent pour cet idéal. Peu de nations peuvent écrire une telle histoire et ont lieu d'être fiers comme nous le sommes de notre passé et de notre présent.

\* \*

En quoi consiste cet empire éternel choisi par le prince Lazare et gardé par le peuple serbe comme un héritage sacré? C'est la réalisation de la parole même de Dieu appliquée aux relations humaines à tous les points de vue. Nous n'avons pas encore réussi à l'établir complètement, mais il n'est permis ni de désespérer, ni de renoncer à cette grande et noble tâche qui nous fait évoluer sans cesse vers le mieux, appelé habituellement le progrès de la civilisation. D'après la marche hâtive ou ralentie de ce perfectionnement on peut juger du mérite des hommes et des peuples.

Précisément, dans la guerre actuelle, cette importante question morale a préoccupé et préoccupe encore les philosophes. Il n'est point difficile d'affirmer de quel côté se fait l'effort pour le progrès de la civilisation, et si nous en doutions, il suffirait pour nous convaincre d'entendre les penseurs allemands. Ils sont prêts à proclamer le plus grand homme de leur nation celui qui pourrait découvrir une cause morale justifiant la déclaration de cette guerre. On la chercherait en vain; tout a infailliblement démontré que les Allemands l'ont entreprise pour réaliser l'empire terrestre d'après leur conception. La création d'un Mitteleuropa et la réalisation de l'hégémonie allemande du monde entier, tels sont les véritables buts allemands. La justice, le droit et la liberté des peuples ne sont qu'une utopie misérable qui s'évanouira devant les militarisme prussien.

L'Allemagne, avide de conquérir tant de territoires étrangers, n'a pu gagner à sa cause brutale que les états fondés sur la même base et ennemis de la civilisation européenne, les adhérents perpétuels de l'empire terrestre : Allemands et Hongrois, Bulgares et Turcs, voilà les oppresseurs des peuples indo-européens.

B.D.I.C

Le rôle du peuple serbe est resté le même depuis son arrivée dans le pays qu'il occupe aujourd'hui, rôle toujours difficile mais toujours noble, car le sort avait prédestiné ce peuple à lutter continuellement contre les destructeurs de la civilisation européenne qui se sont succédé et qui se sont toujours heurtés à la nation serbo-croate. Ainsi la population slave de l'est de la péninsule balkanique — nos ancêtres dans ces contrées-là — au x<sup>e</sup> siècle ont eu à souffrir des attaques bulgares. Un siècle plus tard les hordes hongroises ont inondé la plaine pannonienne, subjuguant les traînards serbo-croates qui résidaient au nord. Enfin, au xiv<sup>e</sup> siècle, les Turcs ont menacé non seulement les Serbes et la Péninsule, mais toute l'Europe. Depuis la venue de ces troupeaux asiatiques et barbares jusqu'à nos jours — onze siècles environ — le peuple serbe a lutté tantôt contre les uns, tantôt contre les autres. En 1915 il avait à se défendre contre ces troupes farouches renforcées par les régiments allemands et commandées par les officiers prussiens. Accablé par tant d'ennemis, il a dû succomber dans la lutte glorieuse, et il est cruellement frappé par tous les maux provoqués par ses adversaires impitoyables.

\* \*

La Serbie, hélas! ne connaît pas encore tous ses dégâts, tous ses sacrifices, toutes ses pertes tant en biens matériels qu'en vies humaines; elle ne pourra les évaluer qu'après la guerre, au seuil de la vie nouvelle. Il n'est point exagéré de dire qu'elle a tout perdu, hors l'honneur! Pourtant est-ce tout ce qu'elle a sauvé?... Une comparaison entre la Serbie et la Bulgarie nous répondra à ce sujet.

Si la Bulgarie n'a pas encore souffert matériellement de la guerre actuelle, en revanche elle a cessé d'être un état libre et indépendant. Sa déchéance morale, commencée en 1913 quand Ferdinand Cobourg a ceint la couronne bulgare, est devenue plus évidente en 1915 alors que ce roi a agi ouvertement comme vassal des puissances centrales. Son indépendance n'existe que dans l'imagination des représentants inconscients de son peuple et celui-ci pressent déjà les grands châtiments qui l'attendent dans un avenir prochain.

Cette soumission volontaire aux Impériaux est dictée par la vengeance et par la haine; par la convoitise de territoires étrangers et par le désir d'opprimer les autres; par tous les vices provenant d'un principe trop admirateur du système allemand. Pour atteindre leur but, les hommes d'Etat bulgares ont dû contraindre le peuple à commettre beaucoup de fautes graves, voire même des crimes. Il ont menti, ils ont trompé. Refusant toute réconciliation avec la Serbie, ils ont lutté contre la liberté des peuples serbe et roumain; ils ont dû être ingrats envers leurs libérateurs russes; enfin ils sont devenus paricides. Tels sont les funestes fruits de la convoitise de l'empire terrestre, et la plus sévère punition n'en sera jamais assez rigoureuse.

Et nous qui prônions la charité, le droit et la justice, en un mot la réalisation de l'empire éternel sur la terre, comment pouvons-nous exiger que le petit peuple bulgare soit rigoureusement puni? N'a-t-il pas le droit de se déterminer librement et de se développer d'après ses aspirations? Ne commettons-nous pas une injustice en demandant son châtiment?...

Non, assurément non!

C'est lui-même qui s'accuse; puis c'est la civilisation et le perfectionnement qui réclament justice. Au nom de la morale tous les violateurs du droit et de la liberté doivent être châtiés.

D'ailleurs le respect du principe du droit est la meilleure sauvegarde de l'indépendance des petites nations européennes. On dit avec raison que les faibles sont prédestinés: ainsi la Belgique, par son martyre, est devenue plus respectée et plus grande que l'Allemagne toute puissante. Et aujourd'hui personne, dans le monde entier, ne peut contester l'idéal pour lequel elle s'est si héroïquement sacrifiée; méprisant l'empire terrestre elle a conquis l'empire éternel, c'est-à-dire l'admiration universelle; aussi sera-t-elle magnifiquement ressuscitée, car toutes les forces alliées en sont le gage moral. Ne doutons pas que, si l'Allemagne avait supposé le triomphe du droit et de la justice, elle n'aurait pas, malgré sa force matérielle, déchaîné cette terrible guerre. Et quand, au lendemain de la paix, les traités internationaux ne seront point des « chiffons de papier », personne ne pourra justifier des convoitises illégitimes, au risque de proclamer que la force prime le droit. C'est alors que nous aurons franchi une étape vers la réalisation de l'empire éternel sur la terre et que les petites nations seront effectivement protégées contre toutes les agressions des grandes puissances.

Pour y arriver, la Serbie a tout sacrifié. Elle souffre non en criminelle, mais en élue de Dieu qui, les souffrances passées, recevra tous les biens de l'empire éternel, alors que la Bulgarie s'est prosternée devant le Satan germanique; elle l'adore et reçoit en récompense les biens passagers de l'empire terrestre.

Telle est la différence entre la Serbie et la Bulgarie. Aussi sommes-nous persuadés que le conflit séculaire serbo-bulgare va être résolu pour longtemps, sinon pour toujours, et que justice sera enfin rendue à la cause serbe. Nous en sommes convaincus, car il est impossible que le monde supporte le triomphe de l'empire terrestre sur l'empire éternel dont la Serbie est restée le fidèle champion à travers les siècles.

D<sup>r</sup> MILLOJE. N. VASSITCH.

## VII. — Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.

### Ouroche Pétrovitch.

B.D.I.C

Dans cet été de 1899, qui représente pour la Serbie une période de vie politique entravée et précaire, il arriva qu'un personnage exalté tira, sans l'atteindre, deux ou trois coups de revolver contre le roi. Les attentats contre les souverains ne sont pas rares en Europe, mais dans aucun Etat, ils n'entraînent de perturbations graves. En Serbie, cependant, cet événement fut la cause de persécutions contre des personnalités politiques, et d'un arrêt de la vie publique. Une chasse impitoyable fut faite aux chefs du plus grand parti politique: les uns furent emprisonnés, chargés de chaînes, maltraités; d'autres furent exilés; d'autres encore, destitués des postes qu'ils occupaient dans le gouvernement ou l'administration du pays, et placés sous la surveillance de la police. Les journaux d'opinion libre furent ou bien supprimés, ou bien forcés de refléter l'opinion gouvernementale. La seule revue littéraire serbe qui existait à l'époque, le *Delo* (L'Œuvre), fut suspendue. Aucune organisation, aucune réunion politique, même, ne fut tolérée. Tout homme à idées avancées fut suspecté, et en butte aux tracasseries policières. La peur ou le pessimisme s'empara de beaucoup d'esprits. Nombre de Serbes, pourtant peu accessibles au découragement, crurent même à la faillite définitive de la démocratie dans leur pays et à la pérennité du régime réactionnaire qui venait d'être instauré. Bien des personnes, autrefois liées d'amitié, se regardèrent avec méfiance. Les courtisans du pouvoir remplacèrent les hymnes de la liberté par des odes au roi. Les colonnes du *Journal officiel serbe* se remplirent d'épanchements d'un loyalisme outré et, à beaucoup de personnages politiques de ce temps, on aurait pu appliquer le vers de Majouranitch: « jaganci su rek' bi tihi, sto bijahu gorski lavi ». (On dirait qu'en agneaux les lions terribles se sont changés.)

A cette époque dangereuse, dans deux petites chambres d'une mai-



son voisine du Théâtre National, sur l'emplacement de laquelle s'élève actuellement le magnifique bâtiment du Crédit Foncier (Ouprava Fonda), quelques hommes de lettres serbes, presque tous renvoyés des administrations publiques, fondèrent la revue littéraire *Zvezda* (L'Etoile). En dépit de la sévérité de la censure, la *Zvezda* réussissait à faire circuler à travers le pays, sous une forme littéraire, un puissant souffle d'opposition. Les principaux rédacteurs de cette revue furent — pour ne citer que les morts —, outre Yanko Vesselinovitch, Milovan Glichitch et Radoyé Domanovitch, nouvellistes; Milorad Mitrovitch, poète, et Yovan Skerlitch, critique littéraire, qui venait à peine de terminer ses études à la Grande Ecole (plus tard Université) de Belgrade.

Parmi cette élite littéraire de notre pays, on pouvait remarquer un jeune homme, presque un enfant, blond, élancé, maigre, à qui il eût mieux convenu, semblait-il, d'être assis sur les bancs d'un collège, que de se trouver dans une salle de rédaction enfumée. Cependant ce jeune homme se plaisait dans ce milieu; il entrait au siège de la revue la tête haute, et sans montrer cette hésitation ni ce trouble que l'on observe ordinairement chez les jeunes gens dans leur commerce avec les littérateurs en vogue. Il exprimait sans gêne son opinion, quelquefois même avec hardiesse.

Ce jeune homme était Ouroche Pétrovitch, qui venait tout juste de quitter le lycée. La puissance de son talent, aussi bien qu'une érudition rare pour son âge, le plaçaient au premier rang des jeunes gens de sa génération. Il entrait courageusement et orgueilleusement dans un milieu auquel le souverain était hostile, et il y entrait non comme un vassal chez son suzerain, ou comme un apprenti chez son maître, mais presque en égal, avec tous ses droits de pair ou de compagnon. Il commença par où débutent presque tous les jeunes talents : par la critique littéraire. Quoique démocrate sincère — il le resta jusqu'à la fin de ses jours — Pétrovitch ne marcha pas sur les traces des anciens critiques littéraires démocrates ; il n'exigea pas des œuvres littéraires qu'elles possédaient une valeur sociale ou morale. Il fut, résolument impressionniste et esthète, et complètement sous l'influence des littérateurs français de l'école impressionniste. Ses premières œuvres présentent quelque chose de trouble, et font penser à un vin qui n'aurait pas fini de fermenter; souvent ses phrases, pressées, s'enchevêtront; il y a parfois, chez lui, plus de fumée que de feu, et plus d'apodictique dans l'affirmation que de justesse dans l'appréciation ; mais l'ensemble néanmoins est bon, et étonne chez un jeune homme qui venait à peine de passer son baccalauréat.

\*

Trois années se sont écoulées depuis les débuts de Pétrovitch à la *Zvezda*. Le ciel politique de la Serbie, après une courte éclaircie, s'était de nouveau couvert de nuages sombres. Le régime personnel

vivait ses derniers jours dans de terribles soubresauts d'agonie. Ne pouvant mordre avec ses dents, la réaction essayait de frapper de sa queue. Le gouvernement menaçait de répandre le sang : un coup d'Etat se préparait; mais les éléments démocratiques ne se laisserent pas intimider. Ils parlèrent plus haut qu'ils ne l'avaient jamais fait, et accablèrent impitoyablement de leurs coups l'absolutisme verrouillé et déjà chancelant. L'ancien cénacle constitué par les rédacteurs de la *Zvezda* s'était scindé en deux groupes ; ses plus jeunes membres : Mitrovitch, Domanovitch, Skerlitch et Pétrovitch étaient joints, avec Boja Knejevitch, à la rédaction du journal d'opposition *Odiek* (*L'Echo*). C'est ainsi que Pétrovitch se trouva, pour la seconde fois, sur la route interdite et dans une société proscrie, ce qui convenait, du reste, à son caractère et à son tempérament. Il se chargea de la chronique théâtrale de l'*Odiek*, où son feuilleton du lundi se faisait remarquer autant par la beauté des expressions que par l'ampleur des vues et la richesse des idées qu'il y développait. Avec les épigrammes et les fables spirituelles de Mitrovitch, les étincelants jeux d'esprit de Domanovitch, la chronique théâtrale de Pétrovitch valut à l'*Odiek* les sympathies même des cercles qui s'enthousiasmaient le moins pour sa politique.

\*

La troisième période de l'activité littéraire de Pétrovitch commence avec son retour de France. Certains changements dans ses vues s'étaient accomplis au cours de ses études à l'étranger. D'esthète pur, Pétrovitch est devenu moraliste. Dans le *Srpski Knjzevni Glasnik* (encore une revue-rempart contre la réaction), Pétrovitch développait des idées dont la littérature serbe était déshabituée, et qui auraient pu sembler, à nos modernistes raffinés, anachroniques et démodées. Bien que jeune encore, il parlait en moraliste dont les jugements sont le fruit d'études approfondies, aussi bien que de réflexions judicieuses et d'une riche expérience de la vie. Sa philosophie est une philosophie saine, morale, et en même temps utilitaire, une espèce de stoïcisme démocratisé, exposé avec une sérénité qui n'exclut pas la chaleur, en des phrases demeurées belles tout en reflétant la sagesse. On y sentait un homme à l'esprit mûr, un ouvrier démocratique qui s'est non seulement créé l'idéal moral nécessaire, mais qui a conformé sa vie à ses vues théoriques. S'il est quelqu'un à qui l'on puisse appliquer ce beau vers de Majouranitch : « Dobar pastir, jer stokaze inom, i sam svojim potvrdjuje cinom. » (Le bon pasteur est celui qui confirme par ses actes son enseignement), c'est sûrement lui.

La maladie d'abord, puis la mort, ont mis un terme à son labeur. Pourtant, si l'on en juge par ce qu'il a donné en se défendant contre la mort, on peut se rendre compte qu'il y avait en lui une riche mine

B.D.I.C

d'un métal précieux et pur. Il est hautement regrettable qu'il n'ait pu nous donner une œuvre plus étendue et plus complète, digne de son grand talent et de sa forte préparation. Il est bien entendu que nous nous abstensions ici de porter un jugement sur sa thèse de doctorat, qui n'appartient pas à la littérature serbe : « H. Taine, historien littéraire du XVII<sup>e</sup> siècle ». Dans cette étude, Pétrovitch traite de la méthode littéraire de Taine et de son application aux grands personnages littéraires du XVII<sup>e</sup> siècle, Racine, La Fontaine, La Bruyère, Saint-Simon, Fléchier, Mme de Lafayette. Il passe ensuite aux auteurs dont Taine s'est inspiré, et à l'origine de certaines de ses théories. Pétrovitch arrive à la conclusion que la méthode de Taine, « insuffisante au point de vue littéraire, est problématique au point de vue historique » ; ses études sur le XVII<sup>e</sup> siècle sont « inexactes, insuffisantes ou exclusives, Taine ayant aimé les idées plus que les faits ». Cependant Pétrovitch considère que Taine est aussi « un artiste, possédant un vif sensiment des beautés littéraires ; il avait le don de voir les traits les plus caractéristiques ou du moins les plus frappants d'un écrivain, et le caractère général dominant d'une époque ; mais, au lieu de faire ensuite le tour de l'objet pour vérifier, limiter ou compléter sa première impression, presque toujours juste, il préférait la renfermer dans une formule qui était rarement vraie, parce que la vie est plus simple à la fois, et plus complexe, que les formules. C'est pourquoi les idées de Taine, qui ne sont pas absolument fausses, le deviennent, enfermées qu'elles sont dans des formules et poussées ainsi à l'excès ».

\* \* \*

Un poète, un romancier, un critique littéraire et moraliste, tous les trois de braves gens, et littérateurs de talent, ont terminé leurs jours au moment où l'ennemi « souillait le sol serbe de son pied impur », comme aurait dit le poète serbe Djoura Yakchitch. Une croyance ancienne veut que le bonheur doive être payé très souvent de lourds sacrifices faits aux dieux. Si le sacrifice à notre Dieu chrétien d'êtres très chers était nécessaire pour assurer le bonheur durable de notre nation unie, nous qui sommes les plus pauvres, nous avons donné le plus et le meilleur de nous-mêmes. C'est ainsi que nous avons acquis un droit sacré à la réalisation complète de notre idéal national, et à de longues années de paix et de bien-être.

YACHA PRODANOVITCH.

## VII. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

### Les élèves serbes au Collège Municipal de Cannes.

Lorsque les douloureuses vicissitudes de l'exode serbe prirent fin sur le sol hospitalier de la France, ceux de nos enfants qui avaient été désignés pour attendre de meilleurs jours sur le littoral méditerranéen, furent ravis par la beauté des sites de la Côte d'azur. La ville de Cannes surtout les enchantait. Son élégant et spacieux Collège municipal reçut un groupe de 45 élèves serbes n'ayant encore aucune notion de la langue de la nation sœur.

Grâce au dévouement de Mme Bresson, qui pendant six mois enseigna, tous les jours, à titre gracieux, les éléments du français à nos enfants avides d'apprendre, ceux-ci furent bientôt à même de s'exprimer dans cette langue et d'en discerner les beautés.

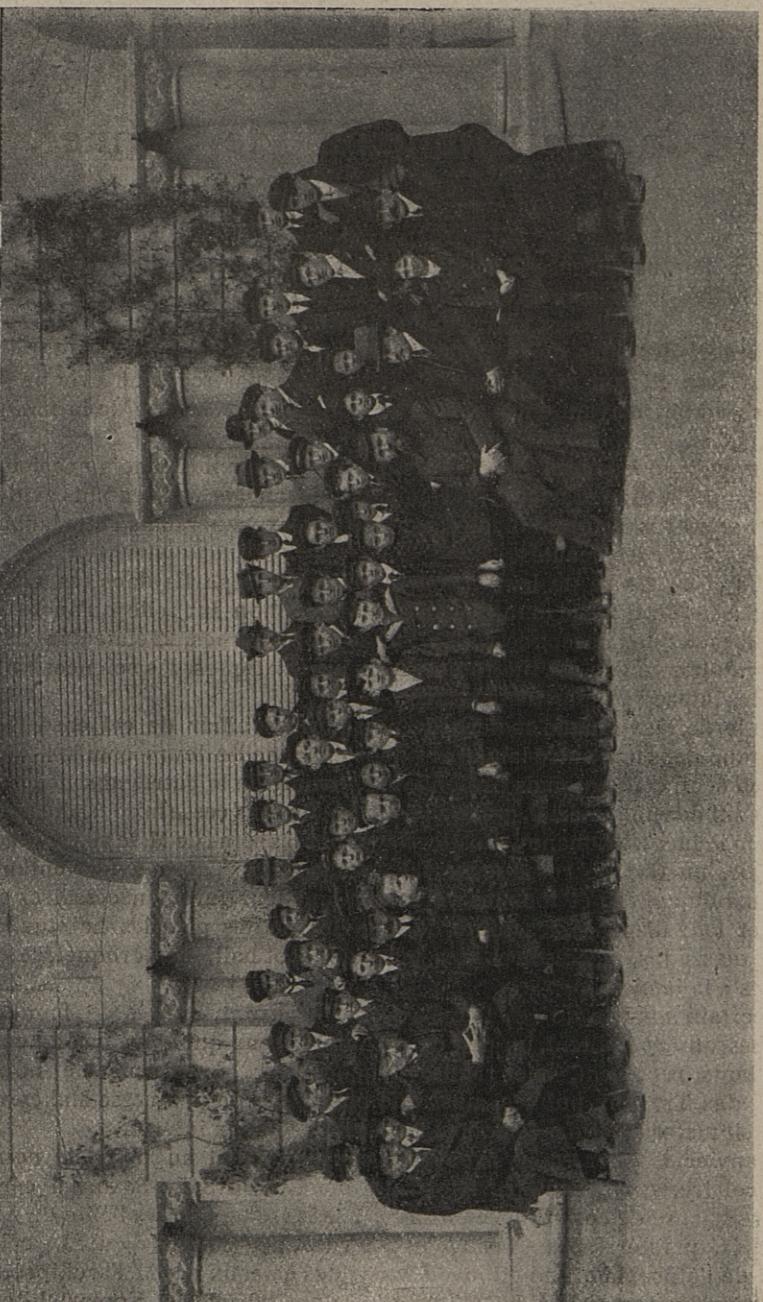
Au fur et à mesure de leurs progrès, ils furent répartis dans les différentes classes du Collège municipal. Leur application fut telle qu'au 1<sup>er</sup> et au 2<sup>er</sup> trimestres de la seconde année, sur 35 élèves serbes, 22 étaient inscrits au Tableau d'honneur. La littérature, les mathématiques, les sciences physiques, les intéressent particulièrement.

L'étude de leur langue maternelle ne saurait souffrir de cet enseignement donné dans une autre langue, et dans chacune de leurs compositions serbes on sent, contenu mais profond, le souvenir de la patrie absente.

Au point de vue matériel, grâce à la générosité sans cesse mise à l'épreuve de Mme la Princesse Lobanow-Rostovská, et par les soins de M. le vice-consul de Russie, un Comité russo-serbe fut formé, qui procura à nos enfants l'uniforme du collège et tous les vêtements qui leur furent nécessaires au début, et leur dispensa, les jours de fête, les petites gâteries habituelles en ces occasions, accessoires des jeux de foot ball, de croquet, etc., si chères à la jeunesse.

Un certain nombre de ces jeunes Serbes trouvent, auprès de familles françaises qui les invitent, un peu de réconfort; ceux qui n'ont pas de correspondants reçoivent, chez Mme. Drachcovitch, la femme de notre Ministre des Travaux publics, ainsi que chez Mme. la princesse Makeiew, un accueil maternel et des témoignages d'un affectueux intérêt.

En janvier dernier, nous avons pu, conformément au désir de notre Office scolaire, célébrer notre fête traditionnelle de Saint-Sava. La cérémonie religieuse de cette fête réunit à l'église russe de Cannes l'élite de nos amis alliés, qu'intéresserent beaucoup nos rites, peu connus d'eux. La célébration de l'office, la bénédiction du blé et des gâteaux par M. l'archiprêtre russe Ostrooumow, assisté de MM. Wlad. Pétrovitch et Dr. Kómarcitch, l'allocution de M. Pétrovitch, évoquant les malheurs de notre héroïque patrie, firent jaillir des larmes que nul ne songeait à cacher et laissèrent aux assistants un souvenir profond.



Cop. de M. Perovitch.

*Le Groupe d'élèves serbes au Collège municipal de Cannes.*

B.D.I.C.

La fête familiale, sous l'aimable patronage de Mme Drachcovitch et sur l'initiative de M. le vice-consul de Russie, rassembla dans la soirée, au Casino municipal, pour un thé-concert, toute la colonie serbe de la ville, nos enfants et nombre de personnes amies qui nous honorèrent de leur présence et que nous voudrions toutes nommer. Ne pouvant le faire, nous citerons cependant M. Capron, maire de Cannes; M. Léopold Jammes, initiateur de la réunion; MM. les consuls de nations alliées; Miss Paget, parente de notre grande bienfaitrice; M. Mazel, principal du collège; et, parmi nos distingués compatriotes actuellement à Cannes, M. le docteur Troumbitch, président du Comité yougo-slave de Londres; notre célèbre sculpteur Mechtrovitch; quelques-uns de nos députés, magistrats, et plusieurs femmes de nos officiers actuellement sous les armes.

Après un toast d'une bienveillance exquise, porté par M. le vice-consul de Russie, MM. les professeurs serbes du Collège remercièrent en termes émus les représentants des nations amies, en particulier cette France généreuse, toujours prête à donner et à se donner sans compter. L'exposé de la légende de saint Sava, son hymne, une série de récitatifs, de chants nationaux intéressèrent ensuite l'auditoire, et un souffle d'invincible foi dans l'avenir souleva les âmes quand nos frères les soldats russes, et nos enfants serbes, sous la direction de M. Selieznew, entonnèrent d'une voix vibrante la *Marseillaise*. Des films cinématographiques vivement applaudis, représentant l'entrée triomphale de notre armée à Skoplé, en 1912, terminèrent la soirée.

Ainsi s'écoule notre vie paisible et laborieuse, au bord de la mer bleue, dans ce lieu enchanteur de notre exil; plus d'un, parmi nous, rêve sûrement parfois à d'autres flots bleus qui baigneront un jour notre future grande Serbie, d'où partiront nos bâtiments aux pavillons tricolores flottant dans le vent, pour venir saluer, sur ces mêmes rives, notre amie des jours d'infortune, la France!

M. G.

## X. — L'Odyssée serbe.

### Sur le chemin de l'exil.

(Suite)

Sa voix tremblait. Ses paroles, son accent étaient allés au cœur de Pierre; il tressaillit et ses yeux se mouillèrent.

A ce moment la bonne hôtessé qui l'avait accueilli comme un fils apparut à la porte. Pierre alla à elle et l'embrassa. Puis, sans mot dire, il prit son sac et sortit:

« Adieu, mon fils, et que Dieu vous protège! » murmura la vieille dame.

Les jeunes gens traversèrent le jardinet où se mouraient les dernières fleurs de l'année, et franchissant la grille, ils s'engagèrent sur le chemin de l'exil.

Pierre avait la tête lourde, la poitrine et les mains en feu. Cepen-

dant, il marchait d'un pas ferme à côté de son camarade. « Jusqu'où pourrait-il aller, et en quels lieux le soir le surprendrait-il ? » Il ne voulut pas approfondir ces questions : il devenait de plus en plus résigné.

Ils furent bientôt au centre de la ville. Tout était désert ; il ne restait plus que les gens que l'âge ou les infirmités retenaient malgré eux et ceux que le devoir clouait à leur poste. Cependant un groupe de retardaires surgit. Parmi ces hommes qui se hâtaient, Pierre reconnut un de ses cousins employé qui se sauait avec ses collègues. Ils avaient une voiture. Pierre fut invité à y monter.

« Merci, dit-il, j'accepte avec joie. »

Vivement, il serra la main de son camarade et, grimpant dans la voiture : « Au revoir, ami ! » cria-t-il. « Adieu ! » lui fut-il répondu. Cette parole lui fit mal.

La voiture s'ébranla, mais bientôt il fallut marcher au pas, à cause des nombreux piétons qu'on avait rejoints. Tout à coup les fils télégraphiques tendus au long de la rue qu'on suivait se rompirent ; la foule eut un remous de frayeur, puis l'écoulement continua. Un cavalier dépassa le cortège, il courait sans se laisser distraire par rien ; longtemps Pierre entendit les fers du cheval heurtant le pavé. On arrivait au faubourg. Les boutiques se fermaient l'une après l'autre, les acheteurs emplissaient celles qui étaient encore ouvertes. A la devanture de l'une d'elles, un écriteau venait d'être posé. Pierre lut : « Ici, les billets de la Banque Autrichienne sont reçus. »

La voiture cahotait sur le chemin défoncé et passait enfin devant la dernière maison de Kralyévo. Pierre jeta un dernier regard sur ces maisonnettes blanchies à la chaux et dont le rideau des fenêtres était baissé. Il se représenta, dans l'atmosphère tiède et à demi-éclairée de la chambre, les familles anxieuses qui attendaient le jour ; il regretta ces demeures et il sentit combien elles lui devenaient chères ; il eût été si heureux de retourner sous leurs toits ! « Mais comment le pourrais-je ? — se répétait-il — les Autrichiens sont très proches ; aujourd'hui ou demain ils établiront leurs autorités à Kralyévo. Rien à faire ! il me faut aller en avant... » Il regarda le chemin ; non, il n'était pas seul ! Des voitures privées, militaires et d'ambulance se pressaient en désordre ; parfois une estafette, portant quelque ordre aux troupes qui ripostaient à l'ennemi agressif, galopait vers le sud. De chaque côté, dans la demi-obscurité matinale, des silhouettes d'hommes et de femmes, courbés et silencieux, s'acheminaient dans le sentier.

L'atmosphère était fraîche ; de lourds nuages se dispersaient à l'horizon ; au loin, dans l'azur brumeux, apparaissaient les premiers rayons du soleil. Le chemin était encaissé dans une gorge profonde rempli du fracas de l'Ibar.

(A suivre.)

M. MICHAILOVITCH.

## XI. — Chronique littéraire.

### Un recueil de poésies serbes en français.<sup>(1)</sup>

La lutte suprême que mènent les Serbes pour la libération définitive de toute leur nation n'est pas l'unique manifestation de leur vie. La Serbie exilée reprend sa vie intellectuelle avec une vigueur qui témoigne de sa puissante vitalité. A Corfou et à Salonique, de même qu'en France et en Russie, à Londres et à Genève, ainsi qu'en Amérique, toute une série de journaux et d'autres publications politiques et littéraires en sont des preuves éclatantes. Les blessés même, les malades et les invalides, dans leurs hôpitaux et dépôts, reprennent la plume pour exprimer leurs douleurs et leurs espoirs.

Le poète dont nous parlons est l'un d'eux. L'idée qu'il a eu de publier ses poésies dans une langue étrangère qu'il commence à apprendre aurait pu paraître bizarre en tout autre temps, mais aujourd'hui le tourbillon des événements qui nous entraîne nous fait comprendre, par une logique exceptionnelle, bien des choses qu'on n'aurait pu concevoir avant. Les Serbes, à cette heure tragique, à qui ouvriraient-ils leurs coeurs sinon à ceux qui leur donnent tant de preuves d'une amitié fraternelle ?

M. B. Vessitch, jeune poète, mais le poète depuis un bon moment déjà, n'est pas tout à fait inconnu au public serbe. Ecrivain médiocre, sans originalité, il rimait scrupuleusement les sujets que lui offrait sa vie uniforme, mais pénible, d'un maître d'école villageoise. Les petites poésies doucereuses et sincères, par moment tristes et mornes, mais ne dépassant jamais la moyenne, faisaient la plus grande partie de ses vers avant la guerre. Depuis 1912, les guerres donnent une nouvelle impulsion à notre poésie patriotique. Comme tant d'autres, M. Vessitch ne tarda pas à manifester son amour pour le pays.

Avec ce recueil, il continue ce qu'il a commencé, plus ou moins heureusement, en 1913. Il s'inspire, ici encore, de notre passé : dans les trois premiers poèmes il essaie de donner les portraits de saint Sava, de Miloch Obilitch, du despote Etienne le Haut. Mais, en officier qui a vaillamment combattu, il ne se borne pas à chanter les héros des temps jadis. Il traite aussi de nombreux sujets que l'heure actuelle présente à son imagination : les nouvelles victoires serbes (*Kaimak-tchalan, Retour*), la France et ses héros (*Chez les Français, Verdun*), la haine qu'il a contre les ennemis (*Les quatre fossoyeurs*) lui inspirent la plupart des vers. Homme de cœur et patriote éprouvé, il a des sentiments d'un vrai Serbe. Mais... cela ne suffit pas.

On est tenté de citer le vers d'Alceste :

On peut être honnête homme, et faire mal des vers.

Je m'empresse de dire que M. Vessitch a fait en serbe de meilleurs

1. BOGIDAR VESSITCH, *Via Nostra*. Poésies d'un Serbe. — Tunis, 1916, in-4°.

vers que ceux qu'il vient d'offrir au public français. Il en a fait même de bons. Le recueil dont nous parlons en est privé. La langue étrangère est une excuse, mais insuffisante. Ces poésies ont une forme trop imparfaite : la langue, le style, le rythme et la rime sont très pauvres et toujours incorrects. Ecoutez ces deux strophes :

Un jour ayant su des bons religieux  
D'un couvent d'Athos, mendiant chez rois,  
Le charme de cette côte ornée de bois,  
Il espéra, là, sur mer, être mieux.  
En sont affligés les vieux parents;  
Et on le pleure dans une ballade... (!)  
Rastco long passa, errant en nomade  
Sur longue route, vers lointains couvents. (1)

Ou bien, quel est le sens de ces vers :

Or, nous faisons ce que fîmes...  
Toi, Goliath, bien estimes  
David... aidé par l'Entente? (2)

De tous les sentiments lyriques c'est le sentiment patriotique qui exige la forme la plus irréprochable. On peut bégayer en faisant une déclaration d'amour; on manque quelquefois de mots en exprimant la douleur personnelle. Mais la poésie patriotique demande une force exceptionnelle de la parole. Malheureusement, le poète de « Via Nostra » ne la possède pas du tout. M. V. BOGDANOVITCH.

## CARNET DU Mois

### *Les Conférences.*

A) La Ligue française de l'Enseignement a tenu, le 16 mars 1917, sa vingt-cinquième conférence patriotique de l'hiver 1916-17, à l'hôtel de la Ligue, et sous la présidence de S. E. M. Vesnitch, ministre de Serbie.

M. Léon Robelin, le secrétaire général, en termes éloquents et chaleureux, salua l'assistance. M. Vesnitch remercia la Ligue de l'amitié et du dévouement qu'elle a toujours manifestés pour la cause serbe.

Alors M. Mileta Novakovitch, professeur de l'Université de Belgrade, prit la parole, et avec une simplicité et une clarté remarquables il exposa les raisons et les conséquences de l'Union nationale yougoslave et indiqua le rôle politique de la Serbie dans l'avenir. La Serbie de demain doit être — et elle sera — grande et forte, car elle est le seul rempart véritable contre la poussée germanique vers l'Orient. Le conférencier combattit surtout la fausse conception qu'une Autriche forte est indispensable pour servir de contre-poids à la puissance allemande. L'Autriche d'aujourd'hui n'est qu'une vassale docile de l'Allemagne, aussi bien dans la politique intérieure que dans la politique extérieure. Donc elle doit s'efforcer, et la Serbie, en reconstituant l'union des pays slaves tenus sous le joug austro-hongrois pendant tant de siècles, deviendra la barrière invincible contre le pangermanisme.

Cette conférence, très applaudie, se termina par les « Stances aux Serbes héroïques », de Mme Amélie Mesureur, dites par la grande artiste Mme Louise Silvain, de la Comédie-Française.

B) M. Paul Labbé, secrétaire de la Société de géographie commerciale, a fait, le 24 mars, une conférence sur « la Serbie » à l'Université des annales. M. Labbé s'est attaché surtout à donner, en quelques traits saillants, les coutumes serbes et les traditions populaires. Sa conférence, très intéressante, a été entrecoupée fréquemment par les applaudissements de toute la salle.

Mme Marthe Mellot, dont le talent est bien connu, a obtenu un vif succès en récitant deux poèmes nationaux serbes, et Mlle Hélène Christich s'est fait entendre dans trois chansons serbes également très applaudies. Cette petite réunion était présidée par M. Vesnitch, ministre de Serbie, qui a prononcé une agréable allocution. R.

(1) Saint-Sava. — (2) La Sente serbe.

Le gérant : Pierre JAHAN.

Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTE.

1/14. април 1917.  
Париз.

“La Patrie Serbe”  
Српски додатак, Бр. 1.

B.D.I.C

# НАША ОТАЦБИНА



— Уредник: Драг. Д. ИКОНИЋ. —

## ОТАЦБИНО, ГДЈЕ СИ?....

— А. ШАНТИЋ. —

С њедара твојих давно нисам брао  
Ниједне руже... Све гором и гором  
Грозећи муком, лед је љути пао  
И својом тврдом окива ме кором...  
Прољећа твога где је поздрав мио  
И клик орлова на свијетлој беси?  
Вај, ја бих топла загрљаја хтио...  
Хладно је, хладно.... Отацбино, где си?

Нијемо гледам кроз потоке сузе,  
По оштру мразу теби душа блуди —  
Валије, цвили... Пита: ко те узе,  
О, ко те трже са мојијех груди?!  
Жедан сам... Твога извора бих пио,  
Но свуда само смрзле баре деси!  
Вај, ја бих вихор твоје душе хтио...  
Хладно је, хладно.... Отацбино, где си?

Прелазим кланце, путање и међе,  
Пребирам горе и поља и село,  
Не бих ли само угледао неће,  
Твој лик и твоје освећено чело....  
Но тебе нема.... Умрла си нама....  
А народ?... Ђути у траљи и љеси...  
Вај, није ништа до леда и кама....  
Хладно је, хладно.... Отацбино, где си?

## ПРВА БРАЗДА

— М. Ђ Глишић. —

### I.

У врх села Велике Врбнице, чак горе — већ под планином Вратарном — види се одовуд, с Латковачких Погледи, скромна сеоска кућица и уз њу две — три зградице.

То је кућа удовице Мионе.

Покојни Сибин Џамић погинуо је у другоме рату иза Јанкове Клисуре.

И сад се причају приче о Сибинову јунаштву и куражи. Кога год спомене у Великој Врбници — свак ће рећи: „Бог да га прости!..“

Његова Миона остаде самохрана с троје сирочади. Два синчића и једна кћи. Све једно другом до увета. Најстаријем Огњану беше тек седма година.

Сеоску кућу не може задесити грђа несрћа, него кад остане без мушке главе.

Та је несрћа задесила још многе куће у овом крају. Многа удовица жалила је и прежалила свога домаћина. После годину две дана нека се преудаде; нека иде у род и одведе своју децу туђем оцу.

Сибинова Миона не хтеде се угледати на своје, по несрћи, друге. Отресита и вредна жена прихвати у своје руке и тешке ратарске послове.

Миони се све чинило — доћи ће Сибин, па како ће му погледати у очи, кад затече своју кућу растурену и пусту!...

Покојни Сибин има доста браће и братанаца, одељака. Сви су вредни, отресити, добродушни људи. Нема дана када се који од њих не сврати кући Миониној — да јој помогне штогод.

Највише је помогао Миони млађи брат Сибинов, Јеленко.

Не једанпут говорио је Јеленко својој снаси:

— Зашто ме, снахо, не послушаш? Што не пређеш у нашу кућу? Видиш ли, јадна не била, да не можеш изићи на крај с том дечицом!... Куд ћеш, јаднице, пре? Да имаш сто руку, опет не би могла тако сама стићи да све урадиш.... Што не дођеш барем, док ти дечица стану на снагу?...

— Немогу, дешо!... одговорила би му Миона уздахнувши.

— Ама што не можеш, снахо? У нашој кући било би ти и лајше и рахатније....

— Како бих ја, болан дешо, могла угасити ово огњиште, где су се ова сирочад први пут ватре огрејала?... Шта бих рекла после својој деци, кад би ме запитала: „Чија је, нано, она кућа што је зарасла у зову и коров, те нико не сме ни дању у њу ући?...“ Кад бих тако учинила, мене би сапрео онај хлеб и со што сам појела у овој кући с покојним Сибином!.... Сачувај, Боже!.... Никад, дешо, никад!....

Јеленко само слегне раменима, па зајми рало и волове, те оде на њиву да узоре Миони колико јој треба за усев.

Ти добри људи помагали су јој свакад у тежем раду пољском — што већ не може да савлада слаба женска рука. Они јој узору мало њиве, посеју и среде као себи. Остало ради сама Миона. Сама окопава, плеви, жање. Никад се неће пожалити да јој је тешко. Хоће и у том да јој помогну. Њој чисто буде криво. Обично им одговори:

— Хвала вам! Где је било теже, ту сте ми помогли. Ово већ могу полако и сама!...

### II

Пролази година по година.

Миона се већ навикла на самотињу и терет. Чисто сад не би веровала да може бити и друкчије! Деца јој поодрасла. Огњан узео петнаесту годину. Иде у школу. Велики је ђак. Душанка навршила тринаесту. Она у велике одмењује мајку у кућевним пословима. Ако Миона зором подрани на њиву да ужање који сноп више, или оде на ливаду да попласти оно што је Јеленко јуче покосио, — неће у подне, кад се врати кући, остати без ручка. Душанка се брине о том, као каква матора редуша. Уме чак и погачу да умеси... Најмлађи, Сенадин, узео је девету годину. Још гради понекад пуцальке од зове, али је кадар да причува јагањце и да истера овце на попас. Вајдица је и од њега.

Хвала Богу, дечица су Мионина здрава и весела, разборита и вредна. Миони је пуно срце кад их погледа.

— Тићи моји лепи!... прошапутала би често, уздахнувши. Боже јаки, молим ти се, подржи ме у здрављу и снази док ми не ојачају ова крила моја!....

Добар је Бог. Он је саслушао ову усрдну молитву самохране удовице.

Људи из села дивили су се дурашности Миониној. Свуд су је хвалили и њоме укоревали своје домаћице, кад би се мало олениле. Само једно беше им за чудо: како је могла тако самохрана одвојити од куће Огњана и опремити га у школу! То су јој као и замерали.

И сам Јеленко прекорео је једанпут Миону због тога. Беше се свратио са својим стрицем, старим Јездимиром, па после разговора о свему и свачему, рећи ће снаси:

— Вала, свак ти се живи чуди како се дајаниш....

— Јеси вредна, јеси наметна. Само си нешто лудовала....

— А шта то, дешо?... упита Миона и погледа Јеленка мало зачуђено.

— Што оно дете не остави код куће, да ти барем штогод помогне? Толики имућнији и задруженји људи, па нису кадри одвојити своје деце.... Ти си и онако сирота и мућеница, па....

— Не дам ја, дешо, да ми деца буду последња у селу! одговори Миона и заилами се мало у образу. — Покојни Сибин, Бог да га прости, често је говорио како ће, ако дочека, школовати Огњана. Ја са му испунила жељу.... Кад сам се мучила толико година, неће ми зар бити ништа ако се промучим још које време....

— Оно јест, снахо... поче стари Јездимир. — Све је то лепо и красно; али онет — ти си ето сама у кући, па ти је заувар макар и мала помоћ и олакшица....

— Та Огњан ће ми сад о Петрову-дне изучити и остати код куће... Ако Бог да здравља, дају одмах на јесен и Сенадина. Нећу ја да ми деца буду слепа код очију!... одговори Миона тако поуздано и одсечно да јој ни Јеленко ни Јездимир не умедоше речи рећи.

Прозбориш још две-три о другим стварима, па се дигоше и одоше.

М-уж — жена! рече чича Јездимир полако, пошто одаконише од куће Мионине.

### III

Настао је часни пост. Зима већ превелила. Не дува више онтра Устока ни хладни Север. Сад се Бели Ветар<sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> Тако се у том крају зове Југ.

игра голим гранама високих букава — пошав од Жупе, па све до Жељина, Нерађе и Копаоника. Снег свуд готово окопнео. Само онај на Сухом Рудишту не хаје за Бели Ветар; он ће се расипити тек после — кад припеку јунске врућине.

На све стране размиљали се вредни ратари. Ору њиве, поневајући и надајући се доброј години.

Тек у подне стиже Миона из чаршије. Ишла је зором тамо да обиђе Сенадина.

Она је одржала своју реч. Огњан је о Петрову-дне доворио четврти разред, а Сенадин је одмах по Преобрађењу пошао у први.

Таман Миона оздо уз воћњак, а Душанка испаде из куће. Стutoљila нешто у лену шарену торбицу, па се некуд жури.

— Куд ћеш ти, Душанка?

— Ене де! Зар и ти дође!... одговори Душанка готово као и забуњена. — Баш добро да не остане кућа сама.... Ето ја пошла тамо до брала....

— Е? А где је он?

— На њиви, тамо иза лаза.... Рече да му однесем руџак.

— А зар неће доћи кући да руча?

— Неће.

— А што?

— Отишао је са воловима и ралом....

— Е!... чисто ускликну Миона. — Па што ми одмах не кажеш, весела била? Дај мени ту торбицу! Ја ћу му однети....

— Нека, нано, ти си уморна.... Однеђу му ја.... Па онда....

— Шта, чедо?

— Рекао ми брале да ти не кажем одмах. „Хоћу, вели, да обрадујем напу....“

— О Бог ми га обрадовао!.... Нисам ја, дете, уморна! Та нисам ни осетила кад сам дошла.... Ех, баш ти не ваља посао — што ми одмах не каза! Видиш ти њега!.... Дај ми ту торбицу! Подне је ето превалило!.... А је ли отишао одавно?

— Па и није. Тек ако је сад стигао на њиву....

Миона брзо узе торбицу од Душанке, загледа шта је спремљено, па оде журно.

Душанка остаде пред кућом — гледећи чисто зачуђено за својом мајком.

IV

Њива иза лаза нема више од дана орања. Земља потакната; кад је добра година, роди две-три крстине јарице.

Огњан таман образдио прву бразду, па хоће да одврати.... кад ето ти му мајке.

— Нуто мога маторца како ми ради!.... кликну Миона радосно, притрчавши, па узе грлите и љубити Огњана.

Огњан се мало изненади.

— Па срећан ти рад, домаћине мој!... настави Миона. — Гле, где! Како је то красна браздица, па како је дубока!.... О, мене луде! Говорим којешта, а ти си уморан, работниче мој!.... Дела, ево.... ево сеја ти спремила и ручак....

Ту Миона брзо повади из торбице што је спремљено. Простре торбицу, па разреди по њој: мало соли, лука, неколико печених кромпира, танку погачицу, заструг межганика, па и чутурицу, говорећи:

— Е, гле ти Душанке! Спремила ти и чутурицу вина. Маторка моја! Зна она шта ваља уморну човеку.... Устави рало, сине! Доста си ми радио!

И сузе јој грунуше.

— Шта ти је, нано?.. рече Огњан седнувши. — Ти плачеш?

— Ништа, сине, ништа! Ето смејем се!... Дела узми — гладан си, знам.... Бога ми, и ја се забавих мало доле у чаршији. Да знаш како учитељ хвали Сенадина!....

— Седи и ти, нано, да ручамо заједно рече Огњан.... ломећи и њој парче погачице.

— Нека, сине! Ручају ја код куће.... Душанка ме чека... одговори Миона, стојећи и као дворећи сина. — Ти мислиш и ја сам уморна. Нисам, Огњане! Могу ја ваздан стојати, синко!..... Ама узми! Нека, стићи ћеш. Не мораши ти све данас узорати.... Е, гле ти њега! Баш оре као маторац! Каже мени Душанка.... А ја мислим — шали се, враг један!....

И опет јој сузе ударише. Она их брише руком и смеје се.

Огњан се чисто збунио. Неки пламен ударио му у лице. Заусти да рекне нешто, па баш не уме.

Миона га опет нуди.

Поче да ћерета с њиме као дете.... све стојећи. Рече, како ће очувати шеницу с те њиве — само за благе дане. Месиће од ње чесницу, колач за крсно име. Најлепше је брашно од старога жита.

— Само ако добро роди... рече Огњан. — Знаш и сама, нано, да нам је ова њива понајтакша.... Жито се готово свакад изглавнича....

— О, родиће сине!.... Мора родити! Та овакве земље нема ни у Морави! Овде никад није било ни главнице ни љуља ... Видећеш ти како ће ту бити добра шеница.....

Огњан поручи, па се диже те прихвати опет рало и ошину волове....

Миона стоји и гледа сина како као петлић опскакује, теглећи за ручицу и навијајући ралом час на једну час на другу страну. Рад је тежак, а детиња рука још нејачка.

Неколико пута Миона хтеде да притрчи и да му помогне.... или нешто не смеде. Ни сама не зна зашто!

Прибра торбичицу, па пође полако кући.

Освртала се небројено пута и гледала Огњана. Видела је — кад је узорao чак и трећу бразду!....

Обузе је нека чудна радост. И плаче јој се — и смеје јој се. Не зна ни сама зашто.... Мало, па тек прозбори онако сама: „Та ред је једном да и мене Бог обрадује!... И зар ја нисам срећна? Ко то каже!.... Те како сам срећна! Море, имам ја сина! Имам домаћина, хеј!... Неће мени више пословати туђе руке.... Аја!.... Нема нико оваког детића. Ено га, оре.... Не може боље ни Јеленко!.... Момак је то!... Још годину-две, па ћу га и оженит — ако Бог да! О, та и моја ће кућа пропевати!....“

Душанка не памти да је икад видела мајку веселију, него тад — кад се вратила с њиве иза лаза....

Дошла је кући певушећи неку веселу песмицу.

**СИРОЧЕ.**

— Ј. Јовановић Змај. —

Малена сам.... и тица је мала,  
Што се небом у зрак завитала;  
Лако ј' тици, тица има крила,  
Аој крила, — кад би моја била!  
На да прнем по српскоме свету,  
— Не по роси и мирином цвету,  
Већ по земљам' што се српске звале;  
Где год нађем Српкињице мале,  
Да им паднем на те груди беле,  
Да им кажем: Благо теби, селе,  
Благо теби која имаш мајку,  
Имаш мајку, имаш и бабајку!

Малена сам.... и цвеће је мало,  
Што је својом душом мирисало;  
Лако ј' цвећу кад мирисал' знаде,  
Па излије из срдаша јаде.  
Да сам цветак, као што сам мала,  
Ја бих српском свету мирисала;  
Па би дошиле Српкињице миље,  
Многоме би се лепо окитиле,  
Мет'ле би ме за те груди беле,  
А мирис би говорио: Селе,  
Благо теби која имаш мајку,  
Имаш мајку, имаш и бабајку.

Малена сам.... и звезда је мала,  
Што се тамо горе засијала;  
Лако ј' звезди, има свога сјаја,  
А ја имам само уздисаја.  
Да сам звезда, као што сам мала,  
На српском бих небу засијала,  
Изашле би Српкињице мале,  
Па би звезду жељно погледала;  
А звезда би говорила сјајем,  
Дичним сјајем — српским уздисајем:  
Благо теби која имаш мајку,  
Имаш мајку, имаш и бабајку!

Ал' сироче, црне моје среће,  
Нит' сам звезда, ни тица, ни цвеће,  
Српкиња сам с дична Србобрана,  
С дична града оних дичних дана!  
Кад се сетим где сам се родила,  
Кад се сетим — тад ми ничу крила;  
Кад се сетим, не треба ми више,  
Тад ми срце као цвет мирише;  
Кад погледам миљу Србадију,  
тад се дижем више звезда свију,  
Више звезда, до Бога милога:  
Па га молим, а рад Српства свога,  
Да га чува, весела му мајка,—  
Српство ј' мени мајка и бабајка!

**МОСТ УЗДИСАЈА...**

Одломак из необјављеног романа « ОРКАН ».

— Б. Нушић. —

Још самотао пепео покрива земљу где је догорела ватра,  
око које смо провели последњу ноћ па тлу своје Отаџбине. На  
сахват хода од границе ухватио нас је синоћ дубок мрак и при-  
нудио да преноћимо на влажној утрини крај друма. Скром-  
на ватрица коју смо једва стекли, није нам могла огрејати  
промрзла тела, још мање душу око које се свакога дана хва-  
тао све дебљи слој леда. Нисмо ни спавали; то је био само  
полусан, који нам је мраз наметао пре по умор. Ваљало је  
кретати ма да је дуго још до зоре, јер зао је то сан који мраз  
намеће, ваља га се покретом отргнути.

Зору тек наглашава водњикаста нека светлост под којом  
се почињу назирати али не и разликовати облици, који су до  
сад чинили једну целину са мраком. На сивом небу догоре-  
вају звезде као кандила у којима је дотрајало уље. Месечина  
још тајанствено продире те се под неодређеном светлошћу  
која се рађа у сусрету дана и ноћи, приказује све увеличано:  
дрва далеко бацају сенке, цбунови велики као шуме а јеле  
које ките подножја Проклетије, изгледају као скелети горо-  
стаса опружених руку.

Друм пуст и губи се у јутрањој магли која се већ  
сабрала и која чини да све иза ње изгледа врло удаљено.

Тим друмом поћи ће малочас велике поворке изгнанога народа који ће сад ускоро зора пробудити.

Тишина као у гробници, све спава. Спава и сила која је завитлала косом над нашим главама, спавају и наши болови. Из даљине само, негде из планинских дубина, чује се арлук вука и продире ти кроз душу као крик смрти. На тај се арлук, прибрајући последњу снагу своју, целим телом стреса усамљени коњ, који већ два дана, осуђен на смрт и напуштен од својих, непомично стоји крај друма, без хране и воде, тупо гледајући у даљину и подајући се смрти која га постепено осваја.

Што ближе магли, у коју друм залази, то се све више разређује и удаљава и на крају тамо, где се друм у њој потпуно губи, догледа се у сред равнице, као камилина грба, високи камени мост који паше Дрим и бележи границу Краљевине Србије. Донде још газићемо по светоме тлу своје Отаџбине, донде још бићемо на своме дому, а кад тај мост прећемо бићемо изгнаници, бићемо бескућници, бићемо деца без Отаџбине.

Као што смо на далеком путу довде свакога дана бројали по један нови губитак наше Отаџбине, која се све више и више сужавала; тако овде сад већ сваким кораком који чинимо, осећамо како се близимо губитку и последњега слободнога парчета њеног. Као осуђеник на смрт што најпре дане, а кад сване дан извршења пресуде, броји сате и минуте свога живота. И колико смо досада на овоме тешкоме путу увек споро и тромо кретали, и ако је требало журити испред непријатеља; толико ми је сад изгледајо као да сувише журимо; сувише брзо пролазимо крај поспаних села, крај оголелих дрва, крај мртвих џбунова.

Лакше, лакше, не напуштајмо тако брзо још ову стотину метара слободне Србије! Колико је то малено, колико си ћушно, колико беззначајно, па ипак — драго је, наше је, слободно је још! Још мало даље, кад допремо до обала Дримових, неће више бити слободе до онога парчета које покрива наша стопа и које ћемо, праштајући се од своје Отаџбине, целивати и залити сузама. Још мало даље, кад допремо до обала Дримових, за нама ће већ бити наша крвава Отаџбина а пред нама далеки и незнани путеви болова и страдања. Још мало даље, кад допрело до обала Дримових, сагледаћемо границе до којих је допирало наше надање а иза којих настаје наша безграницна тежња.

B.D.I.C  
Лакше, лакше, не напуштајмо тако брзо још ову стотину метара слободне Србије; не журимо да сагледамо крај једног делу у које је читав један народ скрхао сто година тешких напора и за које се неколико поколења крваво жртвовало. Лакше, лакше, не журимо, стићи ћемо, стићи ћемо и ..... стигли смо.

Али пре но што преомстимо мост, који ће нас раставити од наше Отаџбине, чекајте да се опростимо, као што се деца опраштају од мајке своје, кад јој напуштају крило материјско. Не праштамо се ми са покојником; праштамо се са оним који ће живети, који мора живети и који ће са чежњом и болом очекивати да му се опет у загрљај вратимо. Ево, понећемо у недрима, у крајичку једне марамице, прегршт земље српске; понећемо те Отаџбину собом; живећеш у нама; живећеш у нашим недрима. Отаџбина није предмет оивичен, ограничен, утесован; Отаџбина је мисао, Отаџбина је вера а мисао и вера не умиру; мисао и вера се не угибају под теретом страдања; мисао се и вера не гасе у мраку силе; мисао и вера не ишчезавају под ударцима, насиља. Мисао и вера живе и надживљавају све што је прошло, све што је малодушно, све што је кратко-времено.

Понећемо у недрима, у крајичку једне марамице, прегршт земље српске; понећемо те, Отаџбину, собом. Као што причешићу капљица вина садржава у себи сву величину једне вере и једнога наука, тако ће ова прегршт земље садржавати у себи сву величину једне љубави за Отаџбину и љубави за слободу. Крај те ћемо прегршти земље палити кандило; крај ње ћемо славити и прослављати; из ње ћемо одвајати мрвице и бацати у гробове које будемо копали у туђини; на тој ћемо се прегршти земље клети, на њој заветовати, из ње присти поткрепљења у данима туге и снаге, у данима поздања и вере.

Наоружани болом, али и снагом да га можемо понети ми крећемо даље и ступамо на мост који под нашим корацима глуво одјекује. Дрим хуком дере под њим као да би да заглуши уздах, последњи уздах прогнаних. Зора још не свиће, она као да намерно касни данас, не би ли наше болове поверила ноћи. А ипак тамо далеко первазе се руменилом хрбине планинске, далеко и нејасно као нада коју носимо у души.

Над твојим каналима, Венецијо, невесто јадранска, уздиже се један мост којим су из инквизиторске суднице, где му је пресуда изречена, водили несретника у тамницу, где ће се пресуда извршити. Са тога моста он је последњи пут са-

гледао светлост дана, последни пут је сркао зрак божји, последњи пут је видeo небо свога завичаја и последњи му уздах упутио. Тај мост се зове мост Уздисаја.

Није ли то име и овоме мосту којим ево прелазимо? Са њега ми последњи пут догледамо светлост слободе; последњи пут срчемо зрак те сласти, последњи пут сагледамо небо свога завичаја и упућујемо му последњи уздах свој.

Збогом, крвава Отаџбине наша, љубећи те поздрављају те изгнана деца твоја!

#### НА ГАЗИ МЕСТАНУ.

— М. Ракић. —

Силни оклоњици, без мане и страха,  
Хладни к'о ваш окlop и поглед мрака,  
Ви јуријусте тада у облаку праха,  
И пестаде тресак и крвава трка.

Заљулано царство сурвало се с вама.  
Кад олуја прође врх Косова равна,  
Косово постаде непрегледна јама,  
Костурница страшна и поразом славна.

Косовски јунаци, заслуга је ваша,  
Што последњи бесте. У крвавој страви,  
Кад труло царство оружја се маша,  
Сваки леш је свесна жртва, јунак прави!

Данас нам кажу, деци овог века,  
Да смо недостојни историје наше,  
Да нас захватила западњачка река,  
И да нам се душе опасности плаше.

Добра земљо моја, лажу. Ко те воли  
Данас, тај те воли. Јер зна да си мати;  
Јер пре нас ни поља ни кршеви голи,  
Не могоше другом свесну љубав дати.

И данас, кад дође до последњег боја,  
Неозарен старог ореола сјајем,  
Ја ћу дати живот, Отаџбине моја,  
Знајући што дајем, и зашто га дајем....

#### СИЛАН ПОТОК.

(Басна.)

— М. Вукасовић. —

Набујао од истопљена снега, планински је поток сјурно у село и за кратко време створио од њега развалине и гробнице.

Поносит, што у себи ваља људске лешеве и животињска тела, запенушен од радости, што је велики и моћан, питао је горе, кроз које је хујао:

— Зар ја нисам силен?

— Твоје сile mi не осећамо, јер смо и сувише далеко над тобом — одговорише високе горе. — Зато ћеш најпаметније учинити, ако о величини своје силе упиташ дела, која је твоја моћ створила, јер ће ти она увек рећи праву истину.

#### КРАЉЕВИЋ МАРКО И БЕГ КОСТАДИН.

Коње јашу до два побратима,  
Бег Костадин и Краљевић Марко,  
Бег Костадин беседио Марку :

„Побратиме Краљевићу Марко!

„Да ти мени о јесени дођеш,

„О јесени, о Дмитрову данку,

„А о моме крсноме имену,

„Па да видиш части и поштења,

„А и лепа, брате, дочекања,

„И господске ћакоије редом.“

Ал' беседи Краљевићу Марко :

„Не вали се, беже, с дочекањем!

„Кад ја тражи брата Андријаша,

„Ја се деси у двору твојему

„О јесени о Дмитрову данку

„А о твоме крсноме имену,

„Видио сам твоје дочекање,

„И видеши до три нечовештва.“

Ал' беседи беже Костадине :

„Побратиме Краљевићу Марко!

„ Та каква ми нечовештва кажеш?“  
 Вели њему Краљевићу Марко:  
 „ Прво ти је брате нечовештво:  
 „ Дођоше ти до две сиротице,  
 „ Да ј' нараниш леба бијелога  
 „ И напојиш вина црвенога;  
 „ А ти велиши двема сиротама:  
 „ „ Ид'т одатле, један љуцки гаде!  
 „ „ „ Негад'те ми пред господом вина.“  
 „ А мени је жао, беже, било,  
 „ Жао било двеју сиротица,  
 „ Па ја узе до две сиротице,  
 „ Одведо и' доле на чаршију.  
 „ Нарани и леба бијелога  
 „ И напоји вина црвенога,  
 „ Па покроји на њи чисти скерлет,  
 „ Чисти скерлет и зелену свилу.  
 „ Па и онда посла двору твоме,  
 „ А ја, беже, гледа из прекрајка,  
 „ Како ћеш и' онда дочекати;  
 „ А ти узе једно сирочади,  
 „ Узе њега на лијеву руку,  
 „ Друго узе у десницу руку,  
 „ Однесе и' у дворе за столе:  
 „ Јед'те, пијте господски синови,  
 „ Друго ти је, беже, нечовештво:  
 „ Што су били стари господари,  
 „ Па су своју азну изгубили,  
 „ И на њима стари скерлет беше,  
 „ Оне међеш у доњу трпезу;  
 „ А који су нови господари  
 „ А од скоро азну заметнули  
 „ А на њима нови скерлет беше,  
 „ Оне међеш у горњу трпезу,  
 „ Пред њих носиш вино и ракију  
 „ И господску ћаконију редом.  
 „ Треће ти је, беже, нечовештво:  
 „ Ти имадеш и оца и мајку,  
 „ Ни једнога за асталом нема,  
 „ Да ти пије прву чашу вина.“

### ПИТОМИ ГОЛУБ И ЈАСТРЕБ.

(Басна.)

— М. Вукасовић. —

Летео питоми голуб поврх жутих заталасаних њива и славио природу, кад га, у томе заносу, изненада зграби јастреб својим оштрим канџама.

— Смиљуј се, моћна птици, ако срца имаш! — закука питоми голуб — Ја нисам дивљи, као што мислиш, већ питоми.

— Верујем ти, верујем, мој драги голубе — али **ја** сам дивљи.

### ИЗ ДОБРИХ КЊИГА....

Нада нема права ни у кога,  
 До у Бога и у своје руке

\*

Чашу меда још нико не попи,  
 Што је чашом жучи не загорчи.  
 Чаша жучи иште чашу меда,  
 Смијешане најлакше се пију.

\*

Без муке се пјесна не испоја,  
 Без муке се сабља не сакова!

Благо томе ко довијек живи,  
 Имао се рашта и родити!  
 Вјечна зубља, вјечне помрчине,  
 Нит' догори, нити свјетлост губи,

\*

A. I' тирјанству стати ногом за врат  
 Довести га к познанију права,  
 То је људска дужност најсветија.

\*

Треба служит чести и имену;  
 Нека буде борба непрестана,  
 Нека буде што бити не може  
 Нек ад прождре, покоси сатана!  
 На гробљу ће изнизиц цвијеће  
 За далеко неко покољење.

## ABONNEMENTS

*Pour la France,*

6 mois : **4** francs.

*Pour l'Étranger,*

6 mois : **5** francs.

■

*Le Numéro : 75 centimes*